

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Angélique

Jean Giono

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Jean
GIONO

Angélique

JEAN GIONO

Angélique

AVANT-PROPOS
PAR HENRI GODARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les
pays.*

© Éditions Gallimard. 1980.

AVANT-PROPOS

Quand une oeuvre a pris l'ampleur et la diversité que quarante années de publications ont données à celle de Giono, il n'est jamais indifférent de pouvoir la saisir en amont de ses premiers succès. La rédaction de Colline date de 1927, Giono avait alors trente-deux ans, et quand il avait commencé Naissance de l'Odyssée, il en avait déjà trente. Qu'avait-il écrit auparavant ? On connaissait jusqu'à présent « Apporte Babeau », court texte publié tardivement dans L'Eau vive mais écrit, au témoignage de Giono, en 1911, lorsqu'il avait seize ans ; puis les poèmes en prose à facture souvent hellénisante publiés en revue à partir de 1922. Entre les deux, le récit que voici, Angélique, nous fait découvrir une écriture et une inspiration qui datent des environs de la vingtième année : elles ne seront pas sans étonner beaucoup de lecteurs. Giono y joue avec les images d'un monde médiéval et avec les souvenirs de légendes qui le racontent avec autant d'affinité et de plaisir que plus tard avec les images du monde païen et les souvenirs d'églises et d'idylles. À travers les unes et les autres, il avance à la recherche de son propre monde et de son propre style.

Cet écrivain, que l'on a d'abord présenté comme une pure émanation de son terroir, et parfois lui-même comme berger ou comme paysan, vient en réalité à la littérature par l'exploration de quelques grands domaines du passé, et, c'est là son originalité, en s'exerçant au fur et à mesure à la manière de chacun. Ici, c'est dans les lectures qui lui ont fait découvrir Aude la belle et Grisélidis, leurs châteaux et leurs forêts, mais aussi l'exotisme d'une certaine langue et d'un certain vocabulaire, qu'il puise pour construire ce début de roman d'aventures rondement mené.

Le projet, d'après les lettres de Giono à Lucien Jacques, remonterait à la seizième année (on note que reparait dans Angélique, et toujours pour un personnage de servante, le nom de Babau du texte de 1911). Il aurait été périodiquement repris, jusqu'au début des années vingt. Si la version dans laquelle nous le lisons a bien été mise au net à ce moment, puisque le texte est recopié de la main d'Élise Giono, tout porte à croire que l'invention et sans doute la rédaction de cette partie du récit sont contemporaines du séjour que Giono fit en 1915 dans la Drôme, à l'école d'aspirants de Montségur-sur-Lauzon. C'est là en effet, entre Rhône et Aygues, qu'une dizaine de noms de lieux tous parfaitement attestés (Saint-Paul-Trois-Châteaux, Saint-Remond, Suze, Visan, Valréas, etc.) situent l'histoire. Aussi bien voit-on Giono, dans ses lettres de cette période à ses parents, non seulement se complaire à évoquer les ruines médiévales de la région (ainsi le 20 décembre 1915, à propos d'un exercice prévu : « Nous irons loger, soit au vieux château fort de Montségur, soit à Chamaret, dans la tour

du baron des Adrets »), mais encore assumer lui-même le rôle de raconteur d'histoires que dans le récit il prête à Angélique : « ... le soir au cantonnement, enfouis dans notre paille, c'est encore Giono qui intéresse ses collègues par des contes et des histoires. [...] Je suis un peu comme ces trouvères du Moyen Âge qui suivaient les hommes d'armes pour leur chanter les chansons de gestes propres à les enthousiasmer. » *Le rapprochement est trop étroit pour qu'on ne lie pas ce début de récit à l'expérience de 1915, c'est-à-dire à la vingtième année.*

Neuf ans plus tard, après la publication de ses premiers poèmes et L'Accompagnés de la flûte, Giono se montre sévère pour Angélique, tout en affirmant avoir longtemps continué à y travailler. Tel quel, le roman n'est pourtant pour nous ni sans intérêt ni sans charme. Comme tout texte de jeunesse, il requiert du lecteur un peu de la complicité que donne avec un auteur le plaisir pris à ses plus grandes oeuvres, mais un peu seulement : l'allure juvénile du récit, le bonheur de plus d'une image, la présence déjà forte d'une imagination et de thèmes développés par la suite, suffisent presque à le faire exister par lui-même. Il a certes ses gaucheries et ses naïvetés (dont un certain nombre d'anachronismes), mais aussi déjà une évidente habileté narrative sensible par exemple dans ses ellipses, et la même sûreté dont il fera preuve par la suite pour retenir d'une époque du passé ce qui pour nous conserve un pouvoir romanesque. C'est le cas avant tout ici de ces châteaux, dont plus d'un roman depuis 1915 s'est à son tour efforcé de capter les prestiges. Certaines oeuvres d'inspiration surréaliste les ont même avivés. Même si cette histoire les évoque d'une façon plus traditionnelle, elle n'est pas sans profiter de cette aura. Ne boudons pas notre plaisir : il ne s'en faut pas de tellement que le jeune lecteur qui subsiste, il faut l'espérer, en chacun de nous, ne s'y laisse prendre.

C'est encore à un rêve puissant que touchent les personnages des trois serviteurs qui dans le château de Montségur entourent le jeune Alain. Chacun poursuit à sa manière un secret occulte de l'univers, le premier cherchant ce qui pourra le confirmer dans sa vision du monde comme « une grosse bête suave sur laquelle nous vivons à la façon des poux », le second le retrouvant tout entier dans les arabesques d'un manuscrit arabe, le troisième tout occupé de la magie des plantes. En même temps que par les châteaux, c'est à travers des spéculations de cette sorte qu'un certain monde médiéval parle le plus sûrement à notre imagination.

Mais il n'y a pas que le Moyen Âge. Le Giono de vingt ans qui écrit Angélique construit son récit sur une équivoque qui elle aussi a ses résonances. Car Angélique, prénom habituellement féminin, est ici celui d'un homme. La seule fois où quelqu'un s'en étonne devant lui, il se contente de répondre qu'il le porte en souvenir de sa mère. Mais le lecteur, lui, avant d'aborder le récit, a lu en épigraphe quelques lignes du Moll Flanders de Defoe, dans lesquelles l'héroïne rappelle qu'à un moment de sa vie agitée, il lui est arrivé de faire équipe avec un camarade qui ignorait

qui il (elle) était. Encore avait-elle selon toute vraisemblance pris pour la circonstance un prénom masculin. Ici au contraire, si déguisement il y a comme l'épigraphe le suggère – et la description physique du personnage maintient délibérément l'incertitude –, ce déguisement est en même temps affiché par l'anomalie du prénom. À chaque étape des aventures d'Angélique, par exemple, quand il décide un garçon de son âge à partir avec lui à la découverte du monde, ou quand il subit avec dégoût le baiser de la belle châtelaine de Suze, le romanesque du décor et des péripéties est redoublé par ce doute, que l'inachèvement du récit laisse entier. Ce point est sans doute celui sur lequel est le plus sensible la modification qu'apporte à notre lecture l'état dans lequel nous parvient ce texte. Après quelque cent pages d'un récit qui a à plaisir multiplié les questions, esquissé des intrigues, tracé des pistes, le soin est soudain laissé à chaque lecteur de combiner à sa guise les éléments donnés, d'imaginer comme il lui plaît prolongements et réponses, y compris celle qui concerne le sexe du personnage principal.

Ce n'est là que l'effet des circonstances. Au contraire, chaque fois qu'au milieu de personnages ou de situations empruntées à un univers culturel du passé, nous repérons des thèmes ou des préoccupations que nous savons gouverner l'oeuvre ultérieure de Giono, notre plaisir est dans la reconnaissance d'une nécessité : à cette imagination, lorsqu'elle en était encore à emprunter l'essentiel des matériaux avec lesquels combiner une histoire, s'imposaient déjà ses attirances et ses rêves de toujours. Autour d'Angélique, le monde naturel n'a pas moins d'importance qu'autour d'aucun des personnages de l'oeuvre. C'est lui, déjà, qui dans une écriture un peu appliquée suscite les notations descriptives et les images les plus personnelles. Dès ce premier moment, il est l'inépuisable pourvoyeur des joies et des terreurs. Angélique, pour convaincre Alain de partir avec lui à l'aventure, saura bien vanter longuement l'éveil à l'aube après une nuit passée à la belle étoile et conclure par une formule digne du Chant du monde : « Ce n'est plus par une brèche qu'on regarde, on est en plein dans la vie comme un nageur dans un fleuve. » Mais auparavant, sous le couvert obscur par lequel son père le guidait, il a fait l'expérience d'une peur panique qui sera aussi bien celle que provoquera chez Ulysse la forêt nocturne autour de Megalopolis dans Naissance de l'Odyssée, ou les environs des Bastides Blanches dans Colline, quand à travers racines, branches et feuilles se manifeste la vie puissante de la terre : « ... dès que la divine haleine du vent passait, les bras verts bataillaient, les branches griffaient et s'accrochaient, grinçantes ; la viorne balançait ses vrilles, prenant et lâchant les pierres. Sifflante, soufflante, pleine de plaintes, et ébranlée de hurlements puissants et sourds, au cliquetis de son toit et dans la poussière brune qui tombait du bois rongé, la tour soutenait le combat formidable de la forêt. » C'est bien déjà au monde qu'ont affaire ces premiers personnages de Giono, sous les mêmes

formes et parfois dans les mêmes termes qui reparaitront dans d'autres histoires.

De l'évocation d'un parfum de femme dans la galerie d'un château à la vision d'une île que l'on peut prendre de son plus haut sommet, il ne manque pas dans ce récit de jeunesse de détails qui retrouveront un emploi ailleurs dans l'oeuvre – et le nom d'Angélique n'est après tout pas si loin de celui d'Angelo. Ce n'est pas le lieu ici de faire l'inventaire de ces préfigurations, ni d'entrer dans des analyses comme celle qu'appelle par exemple le rôle que joue pour chacun des trois plus jeunes personnages la relation qu'il a avec son père : de complicité et d'affection, mais aussi de séparation, pour Angélique, tandis qu'Alain s'étirole dans le souvenir de son père, et qu'Elme la rousse, sacrifiant le sien à son ambition, le paie d'une incapacité d'aimer qui est l'équivalent de cette « fleur d'or monstrueuse et dure » à la place du sexe imposée à son double Ixia. Des multiples aspects par lequel le texte peut nous solliciter, on retiendra pour finir la double représentation, dans la fiction, d'un pouvoir de conter des histoires dont Giono de toute évidence commence à mesurer l'appel et la force en lui-même. Angélique et son père sont des trouvères. Comme le Jean du Bout de la route, comme le Bobi de Que ma joie demeure, et bien d'autres, ils gagnent leur vie en allant de place en place chanter, danser, raconter. Le vieillard en est arrivé au point où il ne désire plus que se redire à lui-même, dans la solitude, toutes les sensations et tous les bonheurs de sa vie. Mais Angélique, lui, ne peut se passer des soupirs et des émois « qu'on est fier de jeter avec la graine des paroles dans les chansons, de château en château ». Nul doute que si malgré toute sa tendresse il quitte son père c'est qu'il sent en lui le besoin de cette expérience de contact d'auditeur – de lecteur – à conteur qui pour lui est si forte que pour la dire il a eu cette formule : « Et quand vous direz un conte, vous vous sentirez leur vrai roi et leur maître. »

Henri Godard

Avertissement liminaire *d'Angélique*

Il y a des romans qui sont en courbes régulières – circonférence, spirale descendante ou montante, ligne droite (voire !). Dès que le lecteur connaît le mouvement, il déduit l'ordre de la marche, et le point d'arrivée.

Par des lignes soubresautantes et capricieuses, brisées, contournées et lovées sans loi, je préfère mener celui qui me lira.

Et comme nous étions toujours ensemble, nous devînmes fort intimes ; pourtant, il ne sut jamais que je n'étais pas un homme ; non, quoiqu'à plusieurs reprises je fusse rentrée avec lui dans son logement suivant les besoins de nos affaires et que j'eusse couché avec lui quatre ou cinq fois pendant toute la nuit ; mais notre dessein était ailleurs, et il était absolument nécessaire pour moi de lui cacher mon sexe ainsi qu'il parut plus tard.

Moll Flanders.
Daniel de Foë.

CHAPITRE I

Où l'on voit Angélique et son père s'acheminer vers le bonheur par des voies différentes.

Il était près de minuit lorsque la brume du Rhône se leva sur un léger vent venu du nord. Elle monta doucement dans le ciel noir puis descendit vers la mer, et le cristal de la lune libre couvrit les eaux. Le fleuve semblait d'argent sculpté. Un chant grave sortait de son lit. La petite bise cessa, les peupliers ne scintillèrent plus et, de l'autre côté, dans la plaine, les rangées de cyprès immobiles firent des murs parallèles de ténèbres. Alors, du côté de Mondragon, un bruit de rames, d'abord imperceptible, battit. C'était une barque qui longeait la rive dans les roseaux ; elle suivait le mystérieux chemin que les faux-saulniers tracent la nuit. Ce pouvait être des protestants qui s'infiltraient dans les États du Pape pour rejoindre Alais, ou un meurtrier, patron d'auberge solitaire, allant mettre ses victimes par le fond. C'étaient en tout cas des pèlerins louches, car leur barque nageait dans le dédale d'herbes aquatiques où se glissent d'habitude les contrebandiers et les voleurs que le clair de la lune gêne. Enfin, elle entra dans l'eau libre au détour d'un îlot plat. Ses avirons frêles se levaient et lançaient à intervalles réguliers deux éclairs rapides et des pluies de perles brillantes. Elle descendait avec la hâte de quitter le découvert dangereux. La lune avant de s'éteindre aux abords de l'aube ruisselait, douce et bleue.

Sous l'effort du rameur l'écume pétillait à l'étrave comme de l'huile au feu. À l'arrière, une grande figure noire, pliée dans un manteau, oscillait aux saccades de la course. Une crique naturelle s'ouvrait dans les roseaux : havre tranquille où l'eau stagnait, sertie d'herbes longues. La barque s'y dirigea, infléchissant sa voie. Elle entra dans l'eau dormante où des frissons s'élargirent : des larmes pleuraient de ses rames levées, la quille crissa sur les graviers du fond puis, immobile, dormit.

Le rameur débarqua, enjambant le bord. Il était jeune car il ramena du pied la barque qui glissait. Il amarra et fit quelques foulées dans les roseaux pour reconnaître les lieux. La lumière était plus grande car le jour se levait. On était au mois d'avril, le vent précurseur de l'aube arriva, parfumé de fleurs d'amandes. Le jeune homme lissa ses

cheveux de la main, des cheveux blonds, annelés, qui descendaient jusqu'à ses épaules. Il avait un haut front solide et bombé, mais son visage descendait en ovale gracieux et sa peau était fraîche et rose. Son nez droit et pur se recourbait un peu à la juive et donnait à ses yeux verts une austérité inattendue. Une bouche ambiguë féminisait l'ensemble de ses traits par des lèvres charnues et dessinées en arc. Il dressait un buste viril, lacé dans un justaucorps de futaine serré à la taille et débordant un peu en jupe. Avec des gestes attentionnés et sûrs il aida son compagnon à débarquer. Celui-ci tremblait de vieillesse : une couverture rude que l'on met sous les selles des chevaux délicats lui servait de manteau. Ses yeux noirs brillaient de lueurs fugaces, et dans sa barbe divisée en deux flammèches descendant sur sa poitrine, le vent du matin joua. Il s'appuya, d'une main effroyablement osseuse, sur l'épaule du jeune homme.

— Angélique, dit-il, repousse la barque dans le courant, elle descendra au fil de l'eau, mon fils, et nous serons désormais tranquilles.

Quand ce fut fait, ils s'assirent au sec pour attendre le jour. Le vieillard continua :

— ... tranquilles, Angélique, car je crois ma promenade finie. Mes forces coulent de moi comme d'un vase fêlé la liqueur.

Il arrêta d'un geste de ses doigts les paroles qui allaient venir.

— Non, ne dis rien, je le sais, et c'est justice. Ma vie fut plus large que nulle autre, j'ai vu des jours nombreux et ils m'apportent encore le reflet des actions passées, de joyeux souvenirs avec lesquels je joue. C'est le sort commun, fils, que de mourir. Nous tâcherons demain d'atteindre Aiguebelle et tu me laisseras au moustier. Pour toi, tu attendras ma mort dans le voisinage. Pas de tristesse, Angélique, et souviens-toi de cette petite image que je te fis voir dans la boutique de Van Oest, le graveur, à Amsterdam, pour Noël. La vie n'est pas autre chose : une danse, un pied devant l'autre, tant que va la musique, et le temps règle l'orchestre, assis sur le sablier.

— Père, vous me parlez toujours de mort quand vous êtes las ; couchez-vous au pied de ce saule, je veillerai. Attendez : quelques herbes sèches seront plus douces à l'échine. Là, votre tête sur cette racine, oui... mettez la couverture sur vos yeux ; votre bonnet, rabattez-le. Voilà, dormez. Avez-vous chaud ?

Alors, quand le vieillard fut assoupi, Angélique s'étira ; il s'essuya le front et sentit ses cheveux collés par la sueur de la nuit. Il s'approcha de la crique pour se laver. Le pied calé dans une racine d'osier qui dépassait le bord, accroupi sur ses genoux, il se baigna. Sa main montait, ruisselante, à sa figure, et la fraîcheur calmait ses traits fatigués. Bientôt, il fut prêt. Il retourna vers son père qui,

recroquevillé, dormait, la bouche ouverte.

Le soleil se levant coula par-dessus les collines bleues une flèche d'or qui vint danser sur les feuilles. Le fond de la vallée lointaine était encore noir, mais des fumées, déjà, montaient des chaumines éparses dans les forêts de chênes ; le son d'une cloche grave venait, par ondes intermittentes ; les bruits touffus de la vie s'élevaient de chaque arbre, de toutes les herbes ; du ciel descendaient des sons menus comme des perles et la voix du fleuve disparaissait dans le chant continu du jour. Les derniers battements de la cloche s'éteignirent derrière les collines. Angélique s'avança dans le taillis jusqu'à la lisière et il écarta les branches pour voir. Au-delà, un labour ; la terre noire, éventrée, fumait. Des amandiers se faisaient des grâces dans la brise et s'envoyaient des fleurs. Il n'y avait encore personne dehors. Il pensa que s'en aller maintenant serait prudent. Ils avaient le temps de traverser les champs déserts sans être inquiétés et de prendre la tranchée qui béait dans la direction des fumées.

Le vieillard s'éveilla derrière lui.

— Père, dit Angélique, il y a là-bas (et il désignait le levant) l'orée d'un bois que je crois profond et j'ai vu y entrer un chemin. Vous êtes venu par ici déjà, n'est-ce pas ? Savez-vous où monte cette voie ?

— Vers les trois châteaux de Saint-Paul. Les trois frères ennemis ont fait raser les chênes, là-bas, pour se surveiller de plus près. Quand je suis venu jadis, on évitait Saint-Paul. Ces gens goûtent leur haine tous les matins pour voir si elle n'a pas ranci pendant la nuit, mais, à droite, cette pointe qui monte au-dessus du dôme bleu des arbres, c'est la bastille de Saint-Restitut le carrier. Aimable, un homme aimable vraiment. Il était bien vieux quand j'étais jeune et il n'y a plus de fumée à Saint-Restitut.

« Ce qu'il faut, vois-tu, garçon, c'est passer entre ce château désert, en ruine sans doute, et la sombre vallée où les trois tours pétillent de colère. Si le côté de Saint-Paul s'allume, nous monterons à Saint-Restitut l'amène. Mais il y a des sangliers par là : tu te feras un épieu avant ce soir. »

Angélique toucha le bouffant de sa veste :

— J'ai mon stylet, mais vous avez raison, nous ferons un épieu pendant le chaud, à midi.

Ils n'avaient pas de bagages, sauf la couverture qui servait de manteau au vieillard et qu'Angélique se mit sur l'épaule. Ils sortirent du fourré : devant eux des champs nus, plantés d'arbres rares, courbés dans la direction du sud par le souffle millénaire du vent. La lisière apparaissait, au fond, comme un trait sombre ; ensuite le bois montait aux collines et s'étendait sur le pays comme une toison de bête. C'étaient des chênes nains et trapus, au feuillage crêpelé, vert sombre ;

leurs branches se tordaient en contours étranges et des voix mystérieuses parlaient dans les ramures. Une onde de terreur émanait de cette végétation crispée. Le sous-bois était propre de ronces. La pantoufle rouge des gnomes dessinait des présages sur le sable fin, et cette nuit éternelle fourmillait des dangers spéciaux dont ne garantissent pas les dagues. Ils entrèrent sous le manteau des arbres qui étouffa les bruits : seule sa langue de frôlements parla. Des frémissements lointains qui venaient à eux du fond noir passèrent. Ils s'étaient arrêtés dès l'orée, émus de cette vitalité mystérieuse qui les accueillait.

— Pourquoi n'allons-nous pas au chemin, père ?

— Les charbonniers vont descendre, et aussi les hommes de chasse, garçon, et ton stylet est plus court que leurs flèches. Marchons du côté où les troncs des chênes n'ont pas de mousse.

Le jour qui flambait maintenant hors du bois plissait parfois entre les feuilles et une goutte d'or tombait ; autrement, une pénombre bleue et douce régnait uniformément. Les pas faisaient un bruit mat ; une moiteur chaude chargeait l'air.

— Pourquoi se battent-ils à Saint-Paul ? interrogea le jeune homme.

— Mon fils, il fut un temps où ceux qui en sortaient avaient la besace pleine et l'escarcelle chantante. C'était alors une belle bourgade tranquille, et y régnait un évêque que le concile de Valréas avait relégué près des bois. Brave homme au demeurant, ce manteau violet était paillard comme un bouc. Des fils lui naquirent un peu partout sur sa terre et quand il mourut, le beau temps fut fini. Il avait relevé l'orgueil : les paysannes troussées auxquelles il avait donné des cottes propres se croyaient duchesses ou voulaient la mitre pour leurs bâtards. Il y eut une jeune et jolie abandonnée qui se prostitua deux nuits durant dans les corps de garde pour être nommée régente : elle fut pendue au matin par un capitaine délicat qu'elle avait involontairement mordu. Là-dessus, la guerre s'alluma, on se battit dans les rues de famille à famille, car presque toutes avaient de la graine d'évêque. Trois brutaux s'emparèrent des donjons, des frères qui n'eurent plus que le désir de se manger quand ils furent installés. Depuis, ils sont enfermés, chacun dans une tour, se guettant, avec la haine flambant sur leurs casques. Parfois, leurs soldats se répandent dans la campagne comme la lave d'un volcan. Le soir, les champs fument de sang et les corbeaux s'appellent.

Loin vers la gauche, une fanfare éclata : c'était un cor enroué, dont la tramante mélancolie arrivait, étouffée par les arbres, un thème lugubre de trois notes soutenues s'achevant en râle grave.

— Passons le ruisseau, mon fils, dit le vieillard, nous serons sur les terres de Saint-Restitut. Ici, sur le fief de Saint-Paul, le malheur fume du sol comme le soufre en enfer. Pourquoi cornent-ils ? Il y a bien longtemps qu'on ne court plus qu'à l'homme par ici, et les trompettes ne sont pas de la besogne pour cette chasse.

Le sol descendait peu à peu et, au bas de la cuvette, un « rio » coulait. L'eau, presque immobile, brillait vaguement d'une lueur verte. De longues herbes y ondulaient avec un mouvement huileux, et le reflet de la ramure noire s'emplissait d'un grouillement mystérieux. Ils traversèrent sur des pierres blanches qui émergeaient. De l'autre côté, les troncs escaladaient la colline :

— J'aurais voulu éviter Saint-Restitut pour épargner mes jambes, dit le vieillard. — Il ajouta dans sa barbe : — Il vaudra peut-être mieux.

— Mais, si le carrier est mort, interrogea Angélique, cette terre sans héritiers n'a pas de défense contre les cavaliers de Saint-Paul ?

— Sans héritiers... sans héritiers... tu crois, garçon ? Ah ! c'est que tu ne connais pas le pays : renifle le vent qui passe, sens-tu ce goût de cendre ? Il vient de plus loin que les trois châteaux. On brûle aussi, là-bas, et l'on tue. Chaque mort fait germer des joies. L'on a respecté Glube, le châtelain d'ici, avant sa mort, parce qu'on le croyait allié aux ténébreuses puissances, mais son cadavre était encore chaud que le vautour de Suze s'est levé. J'ai su qu'il est venu ici en caravane, avec ses femmes et quelques hommes d'armes, prendre possession du donjon solitaire. Ah ! ah ! Il en est bientôt reparti, le couard : aux premières jérémiades du vent dans les états, ils ont galopé en débandade. Il a prétendu que ce n'était qu'une promenade. Ah ! ah ! Promenade ! Glube ne se laisse pas déposséder, mon fils. Quand il a vu dans sa bastille les chattes du sire avec leurs rubans d'or et leur satin, Elme la rousse, la favorite, couverte d'orfèvrerie jusqu'à la pantoufle, il lui a suffi de ricaner dans l'ombre pour chasser pêle-mêle ce fatras de catins. Mais, fils, arrêtons-nous près de l'eau, nous mangerons avant de monter et tu te feras un épieu : c'est plus sûr.

Ils s'assirent dans un trou de sable à dix pas du ruisseau. D'une poche de sa veste, le vieillard sortit un morceau d'une miche de pain gris et des pommes. Angélique tira de son escarcelle un petit pot coiffé de papier qu'un fil serrait et festonnait : du miel qu'ils étendirent en tartines dorées. Maintenant, le dôme de feuilles était immobile comme un roc. Un silence d'église rendait perceptible le craquement du bois mort. Dans les champs, dehors, ce devait être midi.

Mangeant, Angélique dit :

— Il me semble, mon père, que, depuis ce matin, une ardeur nouvelle s'est allumée dans votre corps, vous n'avez pas traîné la jambe et votre pas élastique a parfois dépassé le mien. Ce bois, ce pays dont vous savez toutes les histoires, ces dangers insidieux ont mis dans vos yeux le soleil du bonheur. Vous ne pensez plus à Aiguebelle, je gage.

— Non, mon fils, je n'y pense plus, et j'ai promené dans ma cervelle, en marchant, un projet définitif. Angélique, mon cher garçon, tu sais avec quelle hâte j'ai mené nos pas vers cet endroit ; je croyais que la mort elle-même me tirait par la bricole, et c'est pourquoi, chaque aube, je désespérais. En entrant ici, les trompettes ont sonné dans mon cœur. C'est fini : je ne retournerai plus aux rives glacées du Danube, je n'entendrai plus les grelots sonner dans l'air mort des pusztas. Trop de souvenirs se sont entassés dans ma poitrine. Les réalités ne valent pas les rêves et je veux finir ma vie en ruminant. Le temps de l'action est mort, mon fils. Je suis aujourd'hui heureux car j'ai trouvé mon but et la fine manière. J'ai réfléchi qu'au moustier les momeries brumeraient et j'ai touché Dieu plus sûrement qu'avec des prières. Un monde impalpable nous entoure, que seules les âmes sensibles perçoivent. Ma cervelle distille de là un bonheur qui tombe goutte à goutte. Les sombres bois de sapins pétris de brume, les landes de sable et les rochers de marbre rouge, les îles légères qui plongent dans les mers éclatantes de lumière, posées sur la crête des vagues bleues, les rochers crachant la lourde écume, et les danses, et les soies, et les rubans, et les odeurs respirées, et les musiques entendues, tout s'est cristallisé dans mon âme. Ce monde est à moi, si j'ai la sagesse de rester seul : Saint-Restitut me convient ; ce soir, je m'installerai là-haut.

— Savez-vous si Glube vous supportera ? dit Angélique en riant.

Le vieillard allait répondre, mais il resta la bouche ouverte, retenant son souffle. Le galop sourd d'un cheval bourdonnait, d'instant en instant plus proche. Instinctivement, Angélique se retourna vers la colline, supputant en un éclair le temps et la force pour bondir plus haut.

— Reste, dit le vieillard, lui posant sa main sur le poignet.

Ils s'aplatirent dans le trou. Le choc des quatre sabots sonna. Ils n'osèrent plus bouger, car on entendait le souffle du cheval et le tintement du mors. Brusquement, le cavalier dut s'immobiliser, car il ne monta plus qu'une poussière de sable, sans bruit. D'un mouvement lent de reptile, Angélique s'éleva jusqu'à la lèvre du trou ; ses cheveux, son front dépassèrent, puis ses yeux, et il vit : c'était un reître, en

habit pacifique. Une toque en couronne cerclait sa tête, aplatisant d'épais cheveux qui descendaient, annelés, sur son cou. Il tenait de la même main la bride et la courroie de son manteau. Ses bottes souples émergeaient de sa robe, et, calme, il sifflait, les lèvres entrouvertes. Le cheval entra dans l'eau froide en frémissant et se mit à boire au fil de l'eau qui chuintait autour de ses jambes. Il relevait sa tête ruisselante, chassait les mouches, puis buvait encore, le muflle allongé. Derrière lui l'eau troublée se striait de bandes rousses, des débris d'herbes flottaient lentement. Puis, le cheval marcha dans le ruisseau, l'eau fraîche apaisant sa chair que le sable avait irritée. Soudain, la tête d'Angélique rentra : le cavalier abordait vers eux. Et ce fut rapide comme une apparition de Dieu. Le vieillard redressa sa longue figure : des phosphorescences luisaient dans ses yeux, et, muet, son bras dans la direction de Saint-Paul, il pointa un index rigide comme un ordre. Le cavalier, tendu de toutes ses forces, était devenu pâle comme si son sang s'était vidé d'un énorme trou. Un « hou ! hou ! » lugubre sortant de sa bouche mettait seul un peu de vie dans son attitude lapidaire. Puis, brusquement, l'homme et la bête ne furent plus qu'un même paquet de nerfs crispés par la terreur. Tirant désespérément en arrière sur sa bride, hennissant de douleur, le cheval se dressa, cabré, tourna sur ses deux pieds et retomba dans l'eau qui jaillit en myriades de diamants. D'un bond, il monta sur la rive. Et ce fut la fuite éperdue : le manteau abandonné battait derrière la selle en ailes de rapace.

Alors, comme si la conversation n'avait pas été troublée :

— Je crois que Glube me supportera, en effet, dit le vieillard.

Et, devant la figure effarée de son fils, après avoir souri, il ajouta :

— À l'épieu, garçon, voilà une branche droite, par hasard, dans cet entrelacs.

La branche taillée et un petit feu allumé, Angélique rôtit la pointe puis alla la tremper dans l'eau, et le bois prit la dureur du fer. Bientôt, l'arme fut finie : il la balança un instant à bout de bras pour habituer ses muscles au poids nouveau, puis, satisfait, il dispersa du pied les braises dans la terre. Ils entreprirent la montée ensuite, lentement, en oblique. Ils prenaient des pentes moins raides et s'aidaient des troncs rapprochés. Dans une clairière ronde et étroite comme une lucarne de grenier, ils regardèrent le ciel. Le soleil descendait, mais une bande de lumière éclatante le séparait encore des montagnes du couchant. La pente était ensuite plus douce, mais au fond un rocher abrupt fermait le bois comme un mur. Des lierres fous s'enchevêtraient sur un lit de longues mousses fleuries. Le vieillard n'hésita pas pour trouver un grossier escalier sur lequel ils se hissèrent. Angélique avait passé sous les bras de son père la couverture roulée en corde, et il l'élevait, de marche en marche, roidi par l'effort. À mi-hauteur ils s'arrêtèrent. Ils avaient dépassé la tête des

arbres et le bois s'étendait à leurs pieds. Il était semblable à une sombre mer de tempête, figée. Les vagues s'enflaient, se creusaient, et renvoyaient parfois à leur crête une écume de fleurs parasites, des collines bleues s'entassaient autour de l'horizon ; leurs replis fumaient des vies abritées et des brumes crépusculaires. L'air était calme et clair ; un vol d'oiseaux noirs tournait au-dessus de quelque charogne et le pays paraissait mort, tant il était blotti dans l'implacable manteau du silence.

Reposés, ils reprirent leur ascension. Après la crête, il y avait un plateau d'herbes rases ; au milieu, sur une petite éminence, Saint-Restitut s'érigait. C'était d'abord une morne construction basse, couverte en vieux chaume noir, et dont les murs lépreux étaient crevés de lézardes, mais, dans l'angle, une solide tour de défense élevait son torse carré de pierre et de bois. Elle avait un chapeau de tuiles grises mi-enlevées, et, juste en dessous, le tuyautage des mâchicoulis l'entourait d'une collerette guerrière. Un vaste escalier délabré où poussaient des orchis montait jusqu'à sa porte, bouche noire montrant les crocs de sa herse à moitié levée.

La forêt luttait lentement. Les longues herbes coupantes ondulaient à sa base ; les clématites cotonneuses l'assaillaient comme de blanches vapeurs. Des lichens nichaient aux moindres trous ; de longues herbes pendantes et la spongieuse mousse se tapissaient, glauques, dans les ombres. Une lambrusque échevelée nouait son pied nerveux comme un serpent aux poutres des galeries et pénétrait dans la place par une fente ogivale. Sur les encorbellements de bois, des grappes de champignons rouges pourrissaient. Au repos, c'était une douceur vétuste, mais, dès que la divine haleine du vent passait, les bras verts bataillaient, les branches griffaient et s'accrochaient, grinçantes ; la viorne balançait ses vrilles, prenant et lâchant les pierres. Sifflante, soufflante, pleine de plaintes, et ébranlée de hurlements profonds et sourds, au cliquetis de son toit et dans la poussière brune qui tombait du bois rongé, la tour soutenait le combat formidable de la forêt.

Maintenant, dans le soir, elle était bleue et paisible. Le plateau commandait la vue sur tout le pays. Depuis le serpent clair du Rhône jusqu'aux neiges des Alpes, l'immense forêt dormait. Les premières étoiles étaient clouées dans le blanc du couchant. Le ciel se courbait, et, du gris au bleu, du bleu au noir, l'ombre s'épaississait, déjà entassée dans les vallées ; elle était prête à bondir pour étrangler, dans ses doigts de terreur, les pâtres attardés et les voyageurs perdus. À mesure que la lumière s'enfonçait, les étoiles une à une s'allumaient, pointues et vibrantes. Déjà, des signes de feu dessinaient des mystères, voluptueux ou terribles, sur le couvercle sombre du monde. Et le flot silencieux de la nuit battait l'arête du plateau. Las tous les deux, ils

s'étaient d'abord arrêtés, regardant la solitaire demeure agonisante. Puis ils s'étaient avancés en même temps que le jour tombait. Et le vieillard marchait le premier.

— Père, mon cœur voudrait que je retourne en arrière. Je suis inquiet, et la griffe de la peur me laboure la peau du crâne.

— C'est la nuit qui parle, mon fils, à ton oreille.

— Père, regardez les grands yeux noirs de la tour, et sa gueule prête, et les écailles de son corps.

— Ce sont des fenêtres ouvertes sur le vide et des pierres luisantes de moisi, mon fils.

— Père, écoutez les borborygmes de ses entrailles.

— Ce sont les timides bêtes du soir qui s'ébrouent...

— Père !!

— La paix, Angélique, la paix, marmonnait le vieillard, enlevé d'une force nouvelle, montant le pan incliné des escaliers éboulés.

À la porte, un souffle chaud leur caressa le visage et leurs pas sonnèrent sur les dalles.

— Tu as peur, Angélique, et je n'aurais pas dû te dire les histoires, mais si tu avais déjà vu la bastille de jour, tu viendrais à elle comme moi, en ami. Ramasse du bois et n'y pense plus ; l'oeil clair du feu dissipera tes terreurs et me séchera, car la sueur des vieillards est mauvaise.

Du vestibule sonore un escalier montait au corps de garde. Là-haut, les murs étaient nus et froids et une immense cheminée s'ouvrait dans un angle jusqu'au plafond. Sur le rebord du manteau, au milieu de gorgones sculptées et de feuillages en relief, le blason se bombait : il était de sinople et un lambel, et un cochon traversé par le lambel. Et c'était, avec une pique rouillée qui dormait dans un coin, le seul ornement. Le plafond, très haut, se perdait dans les ténèbres ; une échelle de bois scellée dans le mur y menait. Et la nuit entraît par une étroite baie ouverte face au Rhône.

Angélique battit le briquet ; une petite étoile rouge sauta sur la mousse sèche. Il souffla. La fumée blanche s'éclaira : une langue rouge atteignit une branche de pin, grésilla, puis une haute flamme jaillit. La peur recula dans les coins de sa poitrine. Ils roulèrent deux pierres dans la clarté et leurs ombres accroupies dansèrent sur le mur.

— Et, mon père, votre idée est de rester ici, malgré tout ? Le lieu est inconmode et l'étrange y suinte des murs en même temps que l'humidité. L'air est épais de fièvre et je crois que Glube dissous y circule, car d'incompréhensibles frôlements grouillent. Je sais qu'il vous faut le repos, maintenant, mais choisissez quelque honnête ferme

de manants où vous aurez une place à la chaude étable. Ici, l'écorce sera trop large pour la noix ; un beau jour, la bastille s'ébranlera et vous fera cogner au mur comme un plomb dans un grelot.

— Je connais la tour ; je connais la tour, garçon, et je ne suis pas fait pour l'étable. Telle une couleuvre qui suce un lièvre, j'ai avalé ma vie trop vite : la nuit poussait le jour et la roue tournait. Gonflé, je vais digérer au soleil et revoir tout cela maintenant. À l'étable, je m'accommoderais des bêtes encore, mais les hommes !

— Les hommes, père, vous apporteront le matin un lait chaud de vie dans la jatte. Et quand vous direz un conte, vous vous sentirez leur vrai roi et leur seul maître.

— Non, ce qui te repousse m'attire, fils. Un jour, à Pâques, j'ai vu passer la reine Mathilde dans une galerie du château, d'où l'on sentait les fleurs de la serre. Longtemps après que le nuage d'or escortant la sainte femme eut disparu, son parfum à elle rôdait encore, étouffant celui des roses. Ici, je renifle Glube, et c'est pour cela que je resterai. Je ne donnerais pas une once pour revoir la reine, mais mon salut éternel, je le mettrais dans la balance pour sentir une dernière fois son parfum : voilà la vie. Je veux vivre, et tu comprends que les hommes n'ont rien à y faire : ils me gêneraient. Oui, je connais le donjon ; là-haut, il y a les vases et les tuyaux de Glube, et son coffre de papier, et une petite guérite de bois qui me conviendra pour la nuit, car ici, c'est trop grand.

« Pour toi (et il caressait amoureusement les cheveux de son fils), tu descendras dans les vallées et tu continueras notre vie autour de moi. Je sentirai ta douce presence dans les touffes de bruits qui s'élèvent jusqu'ici et je serai heureux. Ne m'interroge pas ; plus tard, je te dirai. Tu es un autre moi-même, cher garçon, et j'ai besoin de te savoir mêlé à la vie terrestre. C'est pourquoi, dès l'aube, tu m'éveilleras pour que je t'embrasse. Maintenant, viens, nous allons dormir dehors. J'oubliais... je te ferai un présent avant ton départ, un présent de Glube. Ah ! Ah ! — un petit rire fit tressaillir sa barbe — Viens, garçon. »

Ils se couchèrent sous un pin parasol qui bruissait sans brise. Le sol était chaud d'aiguilles sèches. Le vieillard se lova contre Angélique : la même couverture les enveloppa.

Longtemps, l'oeil d'Angélique fut ouvert. Une immense paix descendait, mêlée aux rayons des étoiles. Il pensait lentement aux événements de la journée : leur succession trop rapide l'étonnait. La tour avait fasciné son père tout le jour pendant la marche.

« Le quitter ! Je sens encore l'étreinte de ses mains sous mes bras quand il me faisait danser, tout petit. — Sa barbe, si fine à caresser —

son coeur qui abritait toutes mes peines – ses bons yeux et ses douces lèvres qui cherchaient mes larmes. Il n'aura plus mon épaule pour s'appuyer. Il ne dormira plus comme maintenant, chauffé au foyer de mon sang. Et je n'entendrai plus son souffle m'affirmer qu'il vit encore.

« Cependant, cette force nouvelle et cette ardeur qui semblait le porter ? Comme il le dit, il sera heureux. »

Un temps sa pensée s'arrêta... Les clochettes tristes des rainettes tintaient dans la mousse. Dans la coupole de la nuit, trouée de feu, il vit le crible qui passe les hommes.

« Plus de danses et plus de flûtes, plus de soupirs et plus d'émoi qu'on est fier de jeter avec les graines des paroles dans les chansons, de château en château. Et ne plus sentir la bourrasque de la vie, mais la lente moisissure et la respiration de la tombe. Mon bonheur n'est pas ici. Ma ronde continue.

« Mais je monterai souvent baiser sa chère tête et le prendre contre moi. »

Du gouffre noir, une fleur d'or tomba, striant l'ombre d'une queue de lumière. Et Angélique, ayant vu, ferma les yeux.

Seul, dans la nuit, le grand pin chantait...

CHAPITRE II

Où Angélique rencontre Farinata, puis Alain, et découvre un château bizarre

Le gros homme courait de toute la vitesse de ses petites jambes devant le chien qui, lancé comme un carreau d'arbalète, menaçait ses grègues.

Angélique prit un caillou rond et avec beaucoup d'adresse le fit sonner dans les côtes de la bête : elle s'arrêta net, arquant le dos, retroussant ses babines sur les crocs blancs ; elle s'avancait de biais, en grognant, quand le jeune homme redoubla d'une pierre plus grosse, et le chien s'enfuit en hurlant de douleur.

Le poursuivi, affalé sur un talus, s'efforçait de rattraper sa respiration et battait de la bouche comme un poisson dans l'herbe. C'était un demi-vieillard en boule : la graisse avait arrondi les angles de ses os et son ventre était gonflé comme un melon d'eau. Son visage était sans poils avec des bajoues importantes et s'éclairait un peu de majesté ironique, affinée par les pattes d'oie striées au coin de ses yeux gris. La brise jouait dans ses cheveux blancs coupés en calotte, car son chapeau, ainsi qu'une galette de Noël, était aplati à plusieurs pas de là dans la poussière.

— Jeune homme, j'eusse été dévoré sans vous.

Il prit haleine longuement.

— Ce lâche ! Que le charpin lui dévore la peau !

Il respira et s'essaya à un peu de noblesse :

— Je vous remercie.

— Messire, répliqua Angélique, je suis intervenu en bon chrétien ; n'auriez-vous pas fait de même pour moi ? Et quand vous pourrez marcher, nous ferons un peu de chemin ensemble car il pourrait revenir à la charge.

— Vous êtes un brave petit ; donnez-moi la main et partons ; vous avez une claire figure qui me plaît : je me fie beaucoup à la figure, c'est la surface de l'âme. Vous ne pouviez faire rien moins que d'envoyer la pierre, avec de tels yeux et une telle bouche, et c'est une bénédiction du ciel que de vous avoir rencontré. Mais, au fait, allons-nous du même côté ? Je vais à Montségur.

— Pour moi, tous les chemins me plaisent, et, à vous dire vrai,

Messire, j'étais loin de penser à un but tout à l'heure. Je suivais la haie parce qu'elle est d'albe épine et que ce parfum me rend heureux. Au bout, peut-être, me serais-je assis fort perplexe : je danse dans les châteaux et je chante les poèmes ; je joue de la flûte aussi.

Le petit homme leva les bras au ciel en grande surprise.

— On nous mène par la main, jeune homme, et les voies du destin, quoique impénétrables, sont, je l'ai toujours dit, basées sur la logique. Voilà de quoi réfléchir trois grands jours de pluie durant. Je suis parti ce matin de Montségur pour distraire mon jeune maître. Les sommets isolent, et le pauvre damoiseau se confit dans le silence de ses murs. Il me cherchera pendant deux heures et cela lui fera passer le temps.

« Hé oui, ajouta-t-il devant un sourire d'Angélique, nous en sommes réduits à limer les jours de cette façon. Ce vilain chien m'a jeté dans vos jambes, et quand je m'attendais à être mordu sur toutes les coutures, cette belle plante chasse le féroce et m'annonce qu'elle danse, chante et joue de la flûte. Vous êtes mieux que le trésor d'Arles, et je voudrais vous porter comme une châsse, précieuse relique que vous êtes, où pétille le feu... »

Il s'échauffait, gesticulant, son ventre tressautant, mais il s'arrêta, car Angélique gloussait de rire. Ils ramassèrent le chapeau rond et, quand le majordome l'eut coiffé, il ressembla aux rouges champignons trapus de la forêt. Puis ils allèrent. Le pays était découvert, et le chemin qu'ils suivaient était depuis longtemps tracé par les roues des chars qui brisaient les herbes. De chaque côté, des buissons se serraient, l'un fleuri, l'autre sombre, et tout pleins de pépiements. Le vent frais, car il était bonne heure, caressait réellement la peau. Jusqu'au rebord du plateau, une houle de genévriers courait.

— Voilà où l'on trouve la vérité, disait le gros homme. On a prétendu que le monde était une boule d'or piquée sur le velours de la nuit. Il ne faut que sortir le matin, quand la respiration des manants n'a rien encore pollué, pour se convaincre de mon droit, quand je prétends que c'est une grosse bête suave sur laquelle nous vivons à la façon des poux. Voilà ses poils et sa laine crépue, et sa sueur qui les mouille, et l'odeur de sa peau qui flotte : j'ai cherché cela pendant bien des jours et j'ai usé mes yeux sur des lettres barbares aussi pointues que des piques, et j'ai lu qu'un infidèle – et il faut l'être pour pousser ainsi l'audace – s'était glissé, à force de marches, jusqu'aux régions où se trouve la tête. Un immense trou d'où montaient des fumées : haleines, je présume, de monstrueuses digestions. Ces choses éclatent de bon sens, mais l'esprit est si lourd parmi nous.

C'était plutôt un soliloque, car Angélique, bouche bée, et pour la première fois de sa vie étonné, regardait le sol et les arbres, muet et

décontenancé.

— Messire, ce sont choses auxquelles je n'ai pensé, dit-il enfin, car je sais que ma peau à moi n'est pas à l'épreuve du feu et je ne me soucie mie de faire un flambant acte de foi, mais ce parler est si nouveau qu'on ne peut s'empêcher d'y réfléchir.

— Eh ! cher ami, ce m'est apparu éblouissant comme le soleil, un matin où je regardais le pays du haut de la tour. J'avais passé mal ma nuit à mesurer la profondeur du ciel noir, et je pensais que nous étions bien infimes créatures pour emplir cette immensité. Quand, à l'aube, le dos de la bête m'apparut – je dis la bête pour ce que vous appelez la terre –, à quoi je connus ce que sont ces yeux clignotants et brillants qui animent les soirs. Une tique agrippée aux soies d'un porc voit l'ombre de l'étable constellée du regard des truies. Mais je vous montrerai tout cela beaucoup mieux à Montségur car, pour Alain, peu lui chaut, et j'aime bien discuter.

Le chemin, maintenant creusé en ravin étroit, entaillait la colline et descendait. À un détour, ils virent, en bas, le château : bâti sur une éminence de quelques pieds de haut et entouré de chaumières, dont les toits de paille semblaient les croûtes verdâtres d'un mal. Les cours, les plates-formes de défense, les tours et les courtines, et les chemins de ronde, tout était désert et sans vie. Et les blancs escaliers de parade étincelaient dans la lumière blonde.

— Ils dorment encore, murmura Angélique.

— Et d'un long sommeil, ajouta le majordome. Voilà ce qui tue mon maître, depuis la mort du comte Jean. Paix à sa belle âme tranquille : toute vie s'est couchée avec lui dans l'étroite rigole de pierre où il dort. Un à un, les soldats sont partis pour de plus turbulents seigneurs qui donnent des rapines. Les jeunes servants se sont enfuis avec des filles et les vieux sont gisants sous l'herbe. La fidélité n'est plus, sauf pour quelques-uns, qu'une belle fumée évanouie dans le ciel. Piteuse cour. Il reste Degli Uberti et Sampierro, Goton et moi, Farinata, pour user les vieilles livrées. Et pourtant, je me souviens des jours anciens où les bannières flottaient dans le vent des trompettes, où la gloire montait de ces pierres, semblable à un bel arbre sous l'ombre duquel nous vivions. Mais le toit de feuilles est tombé, et maintenant il pleut sur nos casaques. La gloire, Messire, n'est belle que d'un côté ; les jeunes hommes courent après ses seins de pierre et ses yeux d'acier, mais les vieillards qui la voient par derrière, l'ayant pour la plupart caracolée, savent qu'elle a les reins rigides et les hanches stériles.

— Vous devez être de ceux-là, Messire.

— Et certes oui, mon beau jeune homme. Quoique, parfois, sur ce chapitre, les plus vieux soient les plus fous, je suis de ceux-là et, malgré tout, je ne puis m'empêcher de penser avec tristesse à la fin lamentable que fera le dernier des Montségur.

— Il n'est peut-être pas trop tard, et d'habiles chemins, tracés par vous, nous pourraient ramener ce seigneur vers la vie, mais puisque vous m'avez honoré de vos confidences, dites-moi, quel âge a Monseigneur Alain ?

— Vous m'embarrassez, mon ami. Attendez, asseyons-nous un peu, je souffle comme une forge, et j'ai envie de sucer une tige de sauge. Voyons : Isolinde, ma chère maîtresse, est morte le soir même où la fille d'Uri, le tanneur, est née. Je me souviens que, dans le silence où s'exhalait le dernier soupir, s'était élevé soudain le hurlement de la femme en gésine, et que j'ai longtemps philosophé là-dessus. À cette époque, Alain sautait sur mes genoux quand nous étions seuls, et la fille d'Uri a vingt ans.

— Eh bien, Messire, il n'est pas trop tard, je crois. Je danserai et je chanterai devant lui quelques-uns de ces poèmes où les exploits des anciens chevaliers sont cadencés, et cela, je crois, réveillera ses fibres endormies.

— Non, ceci est à peine une étincelle, et ce qu'il lui faut, à ce que je devine, c'est le grand brasier de l'amitié continuelle. Nous sommes tous trop vieux là-bas, et surtout de trop anciennes connaissances. Nous n'avons plus d'action sur lui et, tout à l'heure, quand vous ne m'avez pas laissé finir vos éloges, je pensais à certaines choses.

— À quoi donc, Messire ?

— Au bien que vous feriez si, dédaignant de plus hautes liesses, vous consentiez pour quelque temps à vivre dans la pauvreté de notre château.

— Eh bien ! j'ai pensé à cela aussi et, Messire, je resterai jusqu'à la guérison d'Alain, dit Angélique que ce projet satisfaisait.

La joie se gravait sur la figure de Farinata en rides profondes et mouvantes près de la bouche, et deux larmes arrêtées par ses cils tremblaient au bord de ses paupières, car il aimait passionnément son maître.

— Allons, mon ami, marchons maintenant, il me tarde d'arriver là-bas ; je suis messager de bonne nouvelle.

Au bord du chemin où la poussière se bossuait en petites dunes, des maisons basses et lépreuses, mais étincelantes de soleil, s'alignaient en une rue montante vers le pont-levis. Les bruits du travail, les voix de femmes et les piailleries d'enfants faisaient un ronron mêlé et confus,

au milieu duquel le marteau clair d'un forgeron sonnait. Angélique et Farinata se dirigeaient vers le château, et la terre sèche s'élevait sous leurs pas en petites fumées. La herse était levée et la porte faisait dans le mur un trou d'or, car la cour où elle donnait resplendissait de lumière ; une silhouette grêle et noire s'y détachait, assise sur une borne. Elle se leva quand ils eurent monté les premiers escaliers accédant au pont, et Angélique vit alors venir à eux un magnifique adolescent, les bras tendus vers Farinata.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il d'une voix où la joie tremblait.

Il était grand et maigre, mais la fleur de sa tête faisait oublier la tige : de beaux yeux noirs, doux et tristes, éclairaient son visage pâle autour duquel pleuraient des langues aiguës de cheveux bruns. La bouche mince et d'un dessin bien contourné, dans les coins s'abaissait un peu et son menton avait une fossette minuscule ; un nez droit équilibrait l'harmonie de l'ensemble.

— J'étais au bois, Monseigneur, comment vas-tu ce matin ?

— Mal ; je t'ai cherché jusque sous les poutres du toit, et mes cheveux pleins de toiles d'araignées me démangent.

— Ce serait occupation pour aujourd'hui, Monseigneur, répondit Farinata en riant, si je n'avais amené avec moi un convive.

— Un convive ? — Et le jeune homme, surpris, se dirigea vers Angélique. — Messire, vous allez vous ennuyer avec nous et, malgré toute la joie de voir quelque temps près de moi une figure nouvelle, je manquerais à l'honneur en ne vous prévenant pas que c'est ici le château des ombres et de la pauvreté.

— C'est le rayon de soleil, Monseigneur, c'est le bruit de l'or, c'est...

— Monseigneur, je suis tout simplement, dit Angélique, un danseur et un chanteur que le métier roule de donjon en donjon. Si vous vouliez m'accepter parmi vous, à mon rang, je bénirais toujours votre nom. Je serais votre compagnon de jeu, j'allégerais le poids des ténèbres du soir, j'augmenterais votre domestique et ne voudrais pour seul paiement que le plaisir de vous faire sourire.

— Eh bien, vous voilà payé d'avance ! dit Alain. Vous êtes le bienvenu ici, mais ne m'appellez pas Monseigneur, comme cette barrique.

Il tapa sur la bedaine de Farinata, accola Angélique, et ils montèrent tous deux, courant les escaliers où ruisselait la lumière de midi. Derrière eux, le majordome montait lentement, soufflant, et un rire muet et large sur ses lèvres.

La salle était haute de plafond et rectangulaire, étroite mais longue comme un couloir. À droite, une cheminée occupait toute la largeur ; à gauche et sur le mur intérieur il y avait des portraits pendus et des

armes, des portraits de femmes surtout, en gorgerettes et bandeaux de vieilles, faits à l'extrême limite et quand le modèle allait mourir. Une seule jeune fille, à côté du défunt duc, lequel, en pied, et recouvert d'un manteau d'hermine par-dessus son armure, jurait par le contraste de sa magnificence avec la singulière tristesse du lieu. Le mur extérieur était ajouré d'étroites fenêtres d'où le soleil transperçait l'ombre de rayons parallèles où dansaient des insectes. Des murs impondérables de lumière morcelaient les ténèbres froides. Des lueurs jaunes flambaient sur les boiseries, les sabres nus luisaient par places ; des profils d'aïeules sortaient de l'ombre qui, hors du rayon, redevenait maîtresse et noyait les formes et les couleurs dans son manteau bleu. Une table de chêne, large et longue, remplissait tout l'espace, de la porte jusqu'à la cheminée.

Ils s'étaient tassés pour manger dans un angle, Alain, Angélique, Farinata et les deux soldats ; le reste du grand plateau s'en allait désert.

— Mangez de ce sanglier, Messire, nous le devons à Degli Uberti ; je ne peux dire, hélas, que je l'ai tué, puisqu'on me défend d'accompagner les chasses.

— Mon doux Signor, ces bêtes-là sont très horribles et difficiles au pourchas, vous y gagneriez certainement des coups de broche.

Puis la conversation tomba, coupée net au moment où elle jaillissait, par la fuite du soleil qui s'en allait des fenêtres. La magie des couleurs s'effaça et la mousseline de l'ombre tomba sur toutes les choses. Les contours de la salle, imprécis et flottants, semblèrent s'agrandir, la sensation de fraîcheur se fit plus forte, et l'on sentit mieux la languide odeur de moisissure qui montait comme une fumée. Seule, l'hermine du tableau saillait en tache pâle sur le mur. Angélique frissonna. Tous mangeaient avec hâte, ne levant plus le nez de l'écuelle, sauf Alain.

— Voilà, mon ami, dit-il, nous avons passé l'heure, le soleil ne reste ici que peu de temps ; d'habitude, nous choisissons ces instants pour manger. Après, nul ne s'attarde ici.

Ils s'étaient assis sur la terre, à l'endroit où le mur éboulé montrait la plaine. Des rideaux de saules bougeaient dans le vent, des femmes cueillant les feuilles des mûriers chantaient ; sur les chemins, les poussières se soulevaient, semblables à des draperies jaunes, puis retombaient. On entendait distinctement les sabots d'un cheval marteler un galop dans le lointain. C'était une chaude après-midi : des abeilles et de lourds frelons indécis bourdonnaient, puis passait le vol

palpitant d'un papillon bigarré, puis le silence ; et une longue bouffée de parfum mélangé montait de l'herbe.

— Monseigneur, vous êtes mélancolique, et il me semble qu'un peu de l'ombre humide du château s'est attardée dans vos yeux.

Alain leva son pauvre regard vers Angélique.

— Mon ami, dit-il, je suis tel une branche de saule isolée dans l'orage, battue de vents contraires et pliée. Je suis seul dans ma maison où pleurent, le soir, mes aïeux morts. Tu as vu autour de moi les derniers serviteurs fidèles ; parmi eux, j'ai vainement cherché le roc solide de l'amitié, je n'ai trouvé que le sable mouvant de la tendresse excessive. Ils veulent, dans le chemin de ma vie, ôter les pierres et les orties et, sachant qu'ils ne sauraient le faire sur les voies droites qui s'élancent vers les horizons, ils l'obligent à se lover sur lui-même comme une allée de parc. Mais ils sont les derniers restes de la splendeur, et mon père, à son lit de mort, leur a parlé de moi, car il fut honneur et droiture ; c'est lui qui mit un pal sur notre blason et il ne voulait pas me laisser à la tentation des rapines. Mon père était la cheville maîtresse de ma volonté ; lui parti, tout s'est affaissé lentement et j'ai pris l'habitude de penser par Farinata, d'agir par Degli Uberti, de jouer par Sampierro ; Alain n'est plus qu'une ombre lui-même. Je viens souvent m'asseoir ici et regarder mon pays. Le soleil me rend toujours joyeux, il me verse une douce somnolence à travers laquelle je vois danser la vie.

— Monseigneur, il n'est pas bon de voir la vie d'une lunette sans jamais se mêler à la ronde : c'est là justement que se trouve le remède à vos vapeurs noires ; laissez-moi vous parler un peu : si vous voyiez mon cœur, depuis ce matin il s'est empli d'un immense amour pour vous. Le soleil, vous aimez le soleil. L'avez-vous jamais vu, à la pointe du matin, sortir un à un ses rayons de la brume ? L'avez-vous senti se glisser sous vos paupières quand vous dormez sur les feuilles sèches ? L'aube monte, un petit vent frais bouscule les rameaux et réveille les arbres. Tout en dormant, on se serre sous la couverture, puis les rayons viennent jouer à la pointe extrême des branches. Quand ils se sont bien balancés et bercés, ils descendent en coulant le long du tronc ; les nids palpitent, la forêt chante et l'on s'éveille dans la lumière ! Les marches, les longues marches dans les pays nouveaux où chaque pas est une découverte ! La bonne fatigue, le soir, qui accable comme le poids d'un être cher ! Ce n'est plus par une brèche qu'on regarde, on est en plein dans la vie comme un nageur dans un fleuve.

— Je voudrais !...

— Vous voudriez, Monseigneur... Eh ! Laissez-moi faire quelque temps, et puis je vous emporte avec moi. Nous irons au-delà des collines bleues, dans les châteaux inconnus, chanter et danser, et puis nous reviendrons encore ici, nous repartirons vers la plaine où cette

ville fume au loin. Regardez à vos pieds dans l'herbe. Considérez ce monde noir, mystérieux, où les brins s'entrelacent. N'aimeriez-vous pas être ces insectes inconnus qui glissent et furètent dans cet univers ? Nous irons dans la forêt là-bas. Tout ce pays, celui qui est à vous et celui qui est aux autres, vous appartiendra. Viendrez-vous, Monseigneur ?

— Je vous aime beaucoup depuis ce matin, Angélique.

Le lendemain, à la suite d'une conversation de Farinata et d'Angélique, on décida Babau à servir le dîner sur la terrasse de la tour de garde. Dès le matin, Sampierro et Degli Uberti ahanèrent dans les couloirs et les escaliers pour descendre des combles et hisser à l'endroit choisi une lourde table aux pieds contournés qu'ils avaient trouvée dans le tas des vieux meubles.

— Ces courbes, ces voussures, disait Uberti à Angélique qui s'était approché d'eux quand ils se reposaient dans la cour avant de monter, ces courbes et ces voussures n'ont pas le plein nécessaire pour produire une bonne impression.

Il désignait les pieds et les traverses sculptées.

— Ce ne sont que travaux de pâtres, au couteau, et la continuité de lambels et de collerettes, sans plus, n'indique pas une imagination bien puissante. J'ai étudié des suites de courbes dans les initiales dessinées d'un manuscrit arabe que me confia Farinata. Quel univers formidable ! Ces lignes chantent et parlent, tour à tour voluptueuses et terribles ; elles évoquent des croupes de femmes ou des pointes de sabres, s'arrondissent en forme de pêche, se creusent et se redoublent et s'entrelacent comme les mille sentiments divers d'un coeur d'homme.

— Hé, Messire ! Voilà une dissertation à laquelle je ne m'attendais pas de si bonne heure, et vous avez raison, ces sculptures-ci sont assez plates, mais considérez aussi la gêne qu'il doit y avoir à forcer un bois avec un couteau : une plume est chose alerte.

— Nenni, répondit Uberti, ces lettres initiales dont je vous parlais furent tracées d'un lourd burin sur des plaques de cuivre car, et c'est là le plus merveilleux, elles ne sont que des applications à l'envers d'un dessin préalablement sculpté. Oh ! Ce sont là des choses bien étranges, et d'où mon esprit ne peut se détacher, mais venez donc ce soir pendant le vêpre, dans ma chambre, je vous montrerai de curieuses imitations.

Ils reprirent le meuble massif et pesant sur leurs épaules. Angélique, pantois, regardait le sol où, pendant son discours, Degli Uberti avait dessiné dans la poussière.

« Les plus curieuses imitations ne sont certainement pas dans sa

chambre. Ce château est une atmosphère fertile pour des rencontres imprévisibles : un majordome magicien et nécromant – il a bon coeur, il est vrai –, un soldat, poète sans doute, et peintre peut-être, et certainement plus rêveur que ne le sont d'habitude ses pareils. Il a lié les lettres arabes aux pieds de table sans que j'aie souffert de la comparaison. Ils s'agitent tous sans bruit, allant à leurs rêves particuliers comme si on les voyait se mouvoir dans l'eau. Et le pauvre et sombre Alain... Ils l'aiment, certes, ils l'aiment, mais ils sont tous préoccupés de songes disparates et ils ne voient pas mourir lentement son coeur. Et Sampierro, le petit page, je l'ai vu, hier soir, dans la galerie nord où le bruit de ses pas m'avait attiré. Où allait-il ? Est-il aussi fou que les autres ? Et Babau, la vieille cuisinière. Je n'ai jamais vu autant de moustache à une femme. Certes non, les plus curieuses choses ne sont pas dans la chambre de Degli Uberti. »

On avait tendu un vélum fait d'anciens étendards sur quatre piques fichées aux angles de la terrasse, et sur une vieille crédence, mais dont le bois luisait, Babau avait dressé, dans six plats d'argent disposés en triangles, les mets refroidis et décorés de plantes vertes. L'ombre, comme une soie impondérable et bleue, couvrait la table, et le soleil flambait sur les dalles blanches tout autour.

— Il est vrai que je ne peux, disait Alain, ne pas aimer ces panneaux où les gloires de mes ancêtres se conservent, mais plus de joie entre dans mon âme devant ces tableaux naturels qui nous entourent.

Il montrait les quatre faces du paysage que l'on apercevait entre le parapet et la tente.

— Jusqu'à présent, nous mangions sous l'oeil des morts, et ce n'est pas présence à aider la salive que celle de feu mon père, peint debout à son heure de gloire. Nous y sentions trop tout ce que nous avons perdu avec lui, et le souvenir de sa bonté disparue serrait ma gorge. Ici, mes chers amis, le jour vient se jouer sur les sauces, tamisé à travers le gonfanon que le duc portait au tournoi de Beau-Sang, où il vainquit, et c'est réflexion plus heureuse.

De minces paillettes descendaient en effet, mêlées à l'ombre douce, et mettaient sur le ventre des brocs et des coupes de petites fenêtres luisantes. Des plateaux creux, d'argent bruni, contenaient les bigarrures étranges de mets. C'étaient d'abord de larges tomates coupées par le milieu et vidées ; dans leurs nids rouges avaient été hachées de menues pulpes de courgettes, des langues d'épinards, des frisures de persil, mélangées aux débris de venaison de la veille. Arrosées d'huile d'olive vierge et parfumée, et mijotées au four brûlant, les tomates d'or paraissaient nager dans un soleil liquide. Des artichauts, leurs écailles éparses, séparées symétriquement autour de

leur coeur solitaire, et pointues, montraient leur chair tendre, veinée de rouge. Des poissons frits, dont la peau semblait des armures de cuivre bosselées par les coups et roussies par la bataille, bayaient, l'oeil terne. Enfin, dans une jatte énorme, débordantes et échevelées, des herbes recroquevillées ou coupées en dents de scie, ou flexibles et minces, étaient arrangées en salade.

— J'ai ouï dire, commença Angélique en les montrant, que des gens étaient morts de souffrances épouvantables pour avoir mâché les feuilles dentées d'une plante dont le nom m'échappe ; je sais cependant qu'elle fleurissait d'une cloche bleu sombre.

— De l'aconit, Messire, dit Sampierro ; on l'appelle ici goutte d'eau ou bérêt de nain ; je la connais bien, il n'y en a pas dans la salade. Les agnelles qui la broutent mettent au jour des diables bleuâtres, mais les cardelines qui boivent la rosée dans sa coupe chantent mieux. Elle fleurit sur les plateaux là-bas ; ici, toutes les plantes sont bonnes. Messire Angélique, vous mangerez la barbe de moine, et la cardelle, qui est un radis sauvage, et la champanelle dentelée que nos façons ont prise pour modèle, en façonnant le cintre du portail de l'église, à Valréas. Il ne faut se méfier que du mortual qui tue les lapins et empoisonne les mains d'une odeur de poissonnerie. Au soir, une buée s'élève de ses feuilles et ce sont des mauvais esprits qui vont voyager : on l'appelle l'hoste des diables.

Angélique écoutait le page ; une insidieuse pensée lui soufflait que c'était là une folie nouvelle du château.

— Tout à l'heure, Messire Angélique, je vous attendrai dans ma chambre, dit Degli Uberti, en repoussant son écuelle, et je vous montrerai des entrelacs curieux.

— Il est vrai, interrompit Farinata, que vous avez encore à moi le livre de Pierre le Brave où il explique la technique de sa construction à pierre sèche, mais je vous le laisse, car j'ai à faire certaines observations ce tantôt ; j'ai trouvé par ici un endroit où la bête sue ; si je pouvais, de ce moyen, parfaire mes notes, l'idée prendrait le jour bientôt.

— Dom Farinata, je vois ce que c'est : vous allez au marais jaune : ne vous y trompez pas, ce sont les joncs pourris qui suent, et si les nymphéas sont humides, ils le sont de leur suc secret, si bien qu'on en fait un élixir pour la guérison des blessures que font les assassins et les traîtres.

— Taisez-vous, Musca, je ne sais ce que vous voulez dire avec vos nymphes et vos élixirs, j'ai vu les fumées légères de sa sueur, je vous dis.

— Les fumées, reprit Degli Uberti, les fumées, oh ! les belles

courbes des fumées ; les replis serpentent et se nouent et se défont et vivent. Les fumées sont des dessins aériens, si beaux et si toujours nouveaux, que je voudrais orner les plus belles lettres des plus beaux livres avec les plus belles fumées de la terre, légères et bleues, et sveltes, et serpentine.

— La bête sue, je vous dis.

— Ce sont les joncs pourris.

— Oh ! les fumées !

Alain se tourna. Il semblait voir ses compagnons pour la première fois. Et, devant la stupeur des yeux agrandis d'Angélique, il osa s'étonner délicieusement de leur folie.

Un peu de vin restait encore au fond des coupes, et des abeilles perdues y venaient boire. À terre, des fourmis charriaient les miettes. Le soleil descendu glissait des rayons fiers et obliques par-dessus les étendards éployés. Les plats et les brocs étaient vides.

CHAPITRE III

*Où Angélique se dissimule dans l'ample moisson des folies
pour pouvoir mieux enlever Alain.*

Le soir effleurait de ses longs doigts violets la cour où méditait Angélique, et le vent, plein de bruits confus, allongeait son souffle à la mesure de l'ombre.

« J'étais appuyé à la pensée de mon père, solide et droite comme un mur, et voilà que je suis seul parmi les hommes. Les herbes dansent dans l'haleine de la nuit, et, tel, je me sens balancé entre des attirances diverses.

« Ces fous... Degli Uberti, ce fou, m'a montré des choses énormes. Je serai peut-être, demain, étonné par Farinata, ou Sampierro m'enlacera de son charme. “ Ce n'est ici que le séjour de la misère et de l'ombre ”, Alain m'a dit quand je suis entré. Ces hommes se sont drapés dans les ténèbres et leurs idées sont des oubliettes.

« Le manuscrit était relié d'une alute flamboyante et dans une grande peau de chèvre dont tous les poils étaient dehors. Quand Degli Uberti l'a ouvert, ce fut un scintillement de rouges et de noirs, tordus comme des flammes. Des seins de gorgones et des feuillages, des gorgerins et des cimiers de casques, et des queues de dragons aux pustules luisantes s'enlaçaient autour de l'initiale rouge.

« Les lettres – et tout cela tourne maintenant dans ma tête comme une roue de feu – sinuaient dans une forêt délicate de fils et de fumées, répétées de mots en mots. Enfin, s'amoncelant au pied des pages, en cônes renversés et montant au long des marges en spirales, des lambrusques au pied nerveux, avec toutes leurs vrilles et toutes leurs feuilles, saignaient. Et l'idée noire brûlait sur le gril rouge des dessins. Quand il eut tourné la dernière, et que la lourde couverture retomba, j'ai compris la grande force qui gîtait dans cette folle cervelle.

« Et je sens que, demain, les autres grandiront aussi et me cacheront le clair soleil.

« Ici est le séjour de l'ombre et de la misère – et je ne comprends pas pourquoi, sans bataille, Montségur reste, îlot tranquille, au milieu de la dévastation du pays – Une ruée de gens d'armes et ces rêveurs seraient culbutés – Alain n'opposerait que la candeur immense de ses yeux – Des voisins rapaces, pourtant, Suze et Saint-Paul ! Et ces cinq

hommes sont seuls – Les plats sont d'argent, les vaisselles fines et les poteries aussi. L'âpre désir de massacrer et de conquête convoiterait des pierres. »

Le crépuscule épaissi battait le donjon de ses larges ailes souples et grises. « Mon coeur est gonflé d'un secret formidable, et il me semble chaque jour un peu déborder de moi. Allons, leurs folies sont choses plus précieuses que mes arguties intérieures. »

Et Angélique rompit le soliloque, alors que deux grands flambeaux s'allumaient sur la tour où l'on devait prendre un dîner nocturne.

— Messire, dit Angélique, pendant que les flambeaux jetaient sur la table de soudaines bourrasques de lueurs fauves, Messire, ce château que votre maître me fit pressentir pauvre et plein de nuit, me paraît resplendir de multiples lumières. Aux approches de la poterne, alors que Farinata m'expliquait le sens de son rêve, j'avais, il est vrai, senti chanceler l'édifice de mes idées préconçues. Mais j'eus l'heur merveilleux de comprendre qu'il fallait le laisser abattre, pour édifier de ses ruines, et sous votre impulsion, le palais de la vérité. C'est pourquoi j'ai aimé vos coups de bélier, Degli Uberti ; c'est pourquoi j'ai écouté avec vous, Sampierro, la voix mystérieuse des fleurs. Maintenant, je porte dans ma tête votre bienheureuse semence, ô mes maîtres.

La joie luisait dans les yeux des convives comme les follets vagabonds, sauf chez Alain, sombre.

— Et le temps est venu où il faut, continua-t-il, que je vous parle de la grandeur de Montsegur. Alain m'a dit que c'était un franc-aleu, libre de tout voisinage. Comme le genêt d'or, Sampierro, comme la vigne du livre, Uberti, libre comme la vapeur aérienne que vous cherchez, Farinata, sans liens, elle doit croître, la gloire de Montségur, et redevenir la belle promesse de son nom, la colline sûre, refuge des faibles.

« Alain a la vivifiante force dans son sang ; pour la réveiller, j'ai trouvé le moyen après lequel vous avez si longtemps couru. »

Il s'arrêta, se versant à boire, et tous restaient silencieux.

— Comme une eau tranquille où croissent de trop larges nénuphars se rouille de taches, s'assombrit et pue, la pensée de notre maître, surchargée des lourdes fleurs de vos esprits, est devenue un nid de fièvres malades. Le sain sourire du soleil n'y brille plus, ou, s'il y joue parfois, ce n'est que pour faire à la surface torpide monter et crever les bulles de la pourriture intérieure. La claire cavalcade de nuages roses ne s'y reflète pas, le miroir glauque disparaît sous les larges feuilles, et demain ce sera un marais perfide où s'engloutiront les hommes. Laissez, laissez ; la pensée d'Alain est telle. Mais, creusez

un fossé, et faites courir l'onde ; oui, cette charogne contenait des chants de flûte, écoutez-les couler. Les bergers viennent y boire et les saules majestueux, et les pinceaux des cyprès, et les herbes fines, et les fleurs naîtront de la blanche harmonie.

— Quand Farinata m'a rencontré, j'allais où me poussait le vent, vers les arbres ou le parfum des haies. Je peux repartir, et ma main mènera notre maître. Avec lui, nous irons aux rives bleues de l'horizon, où le ciel bat la crête des collines comme une mer. Nous irons, pareils à de pauvres gens : ici est le séjour de la misère. Et quand nous reviendrons, le ruisseau coulant, au pied de l'arbre, Messire Farinata, nous pourrons encore nous blottir sous son immense ramure, ainsi que vous disiez quand vous évoquiez l'antique splendeur. Que dites-vous, mes maîtres, de cela ?

Le premier, Farinata dit :

— Si je n'avais couru la lande, ma tête serait vide, et même nous n'aurions pas ici la belle parole d'Angélique.

Degli Uberti :

— Vos almageses viennent de l'Arabie et celui qui dessina les lettres n'a pas vu ces formidables modèles entre les quatre murs d'une cour.

Et Sampierro ne disait rien, car il n'était que page, mais il songeait aux lointaines randonnées d'où l'on revient, les mains pleines de fleurs mystérieuses qui chantent à la lune.

Et Angélique, ayant bien regardé les yeux de tous, les uns après les autres, continua :

— Nous attendrons la pluie pour partir, la pluie qui verse la tristesse, et nous irons de château en château.

Alain, la tête levée, semblait lire dans le ciel et, se souvenant d'avoir, naguère, vu là-haut le van céleste, Angélique comprit n'être qu'une graine que Dieu avait jetée dans la bonne brise.

« À nos amis et féaux que moi, Alain de Montségur salue, je dis :

« J'ai déposé entre les mains de mon très cher conseiller Farinata, les droits me venant de mon auguste père. Bientôt, des devoirs m'appelleront pour un temps hors de mon toit. Le susdit portera mon épée et ma bourse.

« Seront châtiés les rebelles et ceux qui entrèrent dans mes terres sans billette, mais largesses se répandront sur ceux qui, fidèles, ont toujours aimé la maison. »

La proclamation avait été criée, la veille, dans les rues du bourg, et maintenant elle était clouée sur le vantail de la porte ogive. Inutile quant au texte, elle allait personnifier l'ordre du maître par sa seule blancheur. Elle avait été écrite par Degli Uberti, et c'était un beau

morceau de fioriture. Angélique la lisait. Il apprécia qu'une grande force sorte aussi de sa tête, puisque c'était surtout son oeuvre.

CHAPITRE IV

Où les aventures commencent.

Il s'était levé un vent du sud, chaud comme une haleine de malade, et qui amenait la pluie à petites étapes. Les cavaliers et les courriers de Tulette et de Suze arrivaient, crottés, disant que le manteau humide s'était abattu là-bas, déjà. Le soleil se couchait presque au milieu du ciel, dans une grande barre de nuages, et le crépuscule était long et roux de lumière diffuse ; le sel, à la cuisine, suait, et les portes des greniers, qui d'ordinaire grinçaient dans les gonds rouillés, tournaient silencieusement. Les hirondelles rasaient le sol d'un vol incurvé et rapide, et les troupeaux qui transhumaient sur les plateaux rentraient aux étables à grand renfort d'abois de chiens et de cris de bergers. Les cloches de La Baume sonnaient le soir, malgré qu'elles fussent derrière le coteau, à deux lieues, et, petit à petit, la grande lèpre grise montait dans le ciel, rongant l'azur.

Un matin, Angélique se réveilla et crut être à potron-jacquet, tant la leur était mince. Il se retourna contre le mur, et le sommeil allait lentement l'anéantir, lorsque son oreille s'intéressa à une chose nouvelle : c'était un bruit du dehors, un grignotement léger, mais qui était partout et remplissait la chambre de frôlements sourds, continus, comme le battement des ailes d'une chauve-souris. Et cette musique berceuse endormait, mais, tranchant sur le fond soporifique, des chui-chui clairs piquaient le sommeil. Angélique luttait inconsciemment. Des points nerveux s'éveillaient puis, englués dans le ronronnement monotone, s'éteignaient. Une somnolence douce submergeait ces radiations ; il éprouvait un immense plaisir à se sentir étendu : ses jambes, ses reins, ses bras étaient des centres de volupté et, lorsqu'il allait basculer au bord du néant, un nerf l'éblouissait encore d'une lueur.

Mais, petit à petit, ces lancinements multiples repoussaient la torpeur, et bientôt, quoique ses yeux demeuraient fermés, il entendit distinctement les borborygmes d'une gargouille qui pissait. Il se leva sur son séant : les tuiles de la galerie tintaient. Il courut au vitrail, releva la clenche, repoussa la lourde armature de fer, une gifle d'eau lui pouffa au visage. Il pleuvait. Une grille mobile courait dans la plaine et l'horizon était flou ; une forte odeur de terre mouillée et d'herbe verte imprégnait l'air. Les chemins luisaient comme des traces d'escargots ; une calotte grise posée sur le tour des collines enfermait

le pays dans un ruissellement de cascade. La pluie ondoya toute la journée, et ils partirent à la pointe du soir gris. Farinata, Degli Uberti et Sampierro les accompagnèrent jusqu'à la porte basse de derrière et les regardèrent un instant s'éloigner dans la campagne déserte. Ils étaient deux petites ombres falotes dans les rayures de l'eau. Angélique portait le sac de vivres, et Alain avait un haut bâton recourbé, semblable à ceux des pèlerins.

Une grande tristesse tordit les coeurs de ceux qui restaient quand le tremblement de leurs silhouettes atténuées disparut au détour du chemin. Nul bruit, si ce n'était celui des gouttes tambourinant dans les flaques et sur les toits, n'animait l'air. Le ciel et la terre se confondaient d'une même grisaille. Comme s'ils avaient perdu toute raison de rentrer, ils restèrent longtemps à la porte, le cou tendu, les yeux fixés vers le point où ils s'étaient effacés. La toque mouillée de Farinata s'affaissait dans un coin et ruisselait lentement sur le col de son justaucorps. De longs frissons parcouraient Degli Uberti, insensible, et Sampierro, resté un genou à terre depuis qu'il avait baisé la main de son maître, ne songeait plus à la boue. La noire nuit les enveloppa tous les trois et, quand les ténèbres eurent descendu comme un mur devant leurs yeux, ils fermèrent la porte sur eux et attendirent encore.

— Il nous faut de la mousse sèche, surtout, car il y en a assez pour cette nuit. Le principal était de partir, vous le sentez, Alain ; nous sommes liés les uns aux autres par des cordes rigides qui plongent dans notre coeur. À l'arrachement du départ, les cordes cassent et nous saignons sourdement. Ne soyez pas triste, puisque c'est le rêve de votre vie qui commence. Votre tête, vos bras, vos jambes sont ici les pions, comme là-bas au château les os sculptés que vous poussiez sur la table quadrillée. La partie se joue, la grande, celle que le jeu imite ! Un mouvement trop brusque, une course inopinément rapide, et nous perdrons la partie, mais l'orgueil légitime gonflera votre âme, Alain, si la combinaison issue de votre tête, rythmant vos actions et vos gestes, nous conduit à la victoire. Ne soyez pas triste, Alain, vous commencez à vivre. Mais il nous faut de la mousse sèche surtout.

La cabane était toute noire et ils ne se distinguaient pas l'un l'autre. On devinait le toit troué aux gouttes lourdes qui tombaient une à une sur le sol sec.

— J'ai froid, dit Alain.

— C'est bien cela, vous commencez à vivre. Bougez-vous, cherchez avec moi contre le bois du mur. Prenez votre couteau et taillez des bûchettes dans le coin des madriers.

Quand ils eurent raclé les écorces, Angélique battit le briquet et, allumant un morceau de laine, souffla jusqu'à ce que la flamme se soit

élancée.

— Sommes-nous loin de Montségur ?

— À trois heures de marche, mais nous avons dû tourner et retourner dans la lande après avoir quitté le chemin.

Les fantasmagories du feu dressaient la joie dans la tête d'Alain.

— Tout à l'heure, Angélique, j'étais prêt à retourner sur mes pas. Je marchais derrière toi, la pluie collait mes pieds, et de désespérantes pensées sourdaient en moi.

— C'était le démon de la pluie qui chuchotait sur votre toque ; ne l'écoutez pas, Messire, il trouble les sens ; c'est pourquoi je vous ai fait partir au mauvais temps. En ce moment, la même voix qui desserrait vos nerfs emplît les salles des châteaux forts. Sous la cuirasse de l'homme de garde la griffe de l'ennui mord les chairs, et chacun sombre dans le lent écoulement des heures. C'est le temps où nous serons bien reçus dans les sociétés.

— Angélique, un peu de feu, et le son de tes paroles, me voilà redevenu résolu.

— Maintenant, Messire, il faut dormir. Nous serons demain à Visan.

... Sont morts mes pauvres yeux trop las

De voir tant de misère.

La chaîne d'or qui nous lia

Est tombée en poussière,

Les poils de chèvre de ma haire

Usent mon os, alléluia

Et les coeurs sont pourris, hélas,

Qui jadis tant s'aimèrent.

— Angélique ! Angélique !

Viens, mon chien, cours après la bête,

Viens, mon chien, la bête mordra.

La bête est belle, ô mon Taïaut.

Son poil est souple comme l'onde

Et le plus joli chien du monde

Mangera son ventre tout chaud.

Viens, mon chien, cours après la bête

Viens, mon chien, la bête mordra.

— Angélique ! Angélique !

— Quoi, Alain ?

— Écoute !

*Ah ! la pauvre chanson d'amour
Que celle de Violaine
Elle filait la laine
Pour
La belle châtelaine.
Puis une fois la laine filée
Au bas du perron
Violaine est tuée.
Reine
Sera la châtelaine
Sur le coeur du baron.
Ah ! la pauvre chanson d'amour
Que celle de Violaine.*

— Je l'entends chanter depuis un moment, et toujours la voix se rapproche.

Alain, à genoux, parlait à l'oreille d'Angélique.

Dehors, toujours la pluie.

— Ramassez votre bâton, Messire, et venez dans mon coin ; nous ne savons pas à qui est la cabane.

*Dors, dors,
Et les beaux fruits d'or
De la nuit viendront sur les ailes blanches
Des anges.*

— Ce sont des plaintes, Messire, peut-être un berger perdu.

— Non, nos bergers connaissent les moindres plis de la colline, et l'on ne paît pas sous la pluie. Tout à l'heure, il chantait la chasse d'Elme, et les pasteurs n'aiment pas le sang, mais les peureux chantent, la nuit, quand ils sont seuls, pour cacher la terreur panique.

— Restons ici, blottis, Messire ; en tout cas, c'est un homme seul, il me semble. Ah ! Je suis content de sentir votre main enfin ferme sur votre bâton.

Tout près, la chanson s'éleva :

Ma cuirasse luit comme un soleil

C'était une voix grave et forte, bien cadencée, et l'on entendait maintenant le pas de l'homme, scandé suivant le rythme. Mais un rire nerveux et sec brisa le couplet.

Angélique allongea la jambe et éparpilla les braises rouges sur la terre froide.

Une main frôla le bois de la cabane, cherchant le loquet, et les

gouttes sonnèrent plus fort sur la cotte de l'homme. Soudain, la porte s'ouvrit ; une langue d'eau en poussière entra, avec un puissant parfum de thym mouillé et d'herbe verte.

La plume vole au vent d'hiver

— Hum ! La maison sent la braise froide. Fan dé puto, je n'aurai pas éteint le feu en partant.

« Et le froid me glace, me glace. Ah ! le froid ! Il est entré comme une lame dans mon coeur depuis que mon soleil est parti : c'est pourquoi le bon Dieu pleure, la Vierge pleure, les anges pleurent. Que leurs larmes sont froides ! Elles hachaient ma figure tout à l'heure.

La plume vole au vent d'hiver

Sur ma belle toque fourrée.

« Oh ! la jolie chanson, le vent d'hiver, brr, le grand vent noir qui vient des montagnes, bou, bou, bou. Il passe sur mon coeur, il est tout dans moi, maintenant, le vent glacé. *"Sur ma belle toque fourrée..."* »

Oh ! Donnez, donnez-moi, mon Dieu, une toque fourrée, pour chauffer ma tête, ma tête que le forgeron a cerclée de fer comme une roue. Elle tourne, tourne si vite que je tombe à quatre pattes comme un chien.

Viens, mon chien, cours après la bête. « Arrête, ah ! arrête, voilà la chanson maudite. Il ne faut pas la dire, celle-là ; c'est le poignard qui fouille mon ventre ; il est entré : j'ai senti la chair s'ouvrir et il se tourne dans mes boyaux, il mord, il coupe, aïe, aïe. Il me fend, il me déchire. Il monte jusqu'à mon petit, petit coeur, le couteau de la chanson. Ah ! Ah ! C'est fait, il l'a percé, je suis mort. Je suis mort. Qu'il est bon d'être mort, une flamme sombre et douce me caresse, mes bras s'étirent et les ruisseaux frais coulent dans ma tête ; le marteau qui battait mes tempes s'est arrêté. Je vais monter au paradis, et en regardant vers l'enfer, je verrai peut-être Elme. Aïe, aïe, le couteau, il revient ! Non, c'est un coup seulement. Elme, ma petite Elme, ma belle toque fourrée, c'est à toi que je chauffais mon âme. Elme, ma petite Elme, je caressais tes cheveux. Oh ! Tes cheveux plus roux que l'or et si légers qu'ils flottaient dans la brise comme un essaim d'abeilles. Elme, ma petite Elme, j'aurais donné mon sang, comme ta mère, pour te garder près de moi, oh, grande fleur ! Tu étais la pigeonne émue et peureuse et tu battais de l'aile dans ma main. Je sentais ton coeur frapper à petits coups la tiédeur de tes chaudes plumes, et je te faisais manger à ma bouche.

« Je sens mon coeur plein de choses que je ne comprends pas.

« Tu es le faucon cruel et repu, tu somnoles maintenant sur le poing

gagné de cuir.

« Ah ! Chantons doucement la chasse, doucement, doucement, pour ne pas éveiller le poignard :

*Viens, mon chien, cours après la bête
Viens, mon chien, la bête mordra.
Bois le sang, mords le flanc et taille... »*

Il s'était assis dans un coin de la cabane et, de là, il marmonnait, volubile, s'encombrant aux mots, sautant, soufflant, mêlant des bribes de chansons et des gloussements rauques de gosier, aux phrases folles. Et il grognait parfois comme un sanglier solitaire. Alain, qui avait retenu son haleine, soupira.

— Non, non, le démon bleu qui chevauche les chèvres est entré ici. Avance, mon petit diable. Non, ses griffes, ses yeux brillants, brillants...

— Non, non, le grand diable vert, répondit Angélique, le grand diable vert qui court sur la pointe des herbes, sa queue monte jusqu'à la lune.

La voix de l'homme s'éclaircit, et presque résolument il demanda :

— Qui est là ? mais elle se brisa dans un balbutiement de pitié :

— Messire, plaiguez, et ne me frappez pas ; j'ai le dos meurtri d'étrivières, je saigne d'une grande douleur et ma tête résonne comme un chaudron que l'on rive.

Il se mit à pleurer en reniflant à grand bruit.

Angélique et Alain se levèrent. Le vent de la nuit balayait la pluie à grands coups et des rafales pressées crépitaient sur le toit de branches, puis le hurlement dévalait sur le plateau.

— N'ayez pas peur, nous sommes amis, dit encore Angélique, mais l'homme continuait à sangloter sourdement.

— Je rallume le feu, avança Alain, et il se mit à souffler sur un charbon rouge.

Bientôt le feu monta.

C'était un vieux bonhomme mi-partie habillé en soldat et en paysan, et accroupi dans son coin ; sa barbe sur ses genoux, il paraissait être un tas de loques. Tête nue, ses cheveux raides et extraordinairement abondants rayonnaient comme la flamme autour du soleil dans les images anciennes.

— Je le reconnais, Angélique, c'est le fou, il venait parfois au village et nous le faisons manger. Ah ! l'on disait de bien étranges histoires sur son compte, et, si nous ne lui faisons pas peur, il parlera

tout à l'heure.

— Il est malheureux !

— Non, pas trop : les bergers lui apportent un tribut de fromages pour qu'il ne jette pas de sort sur les brebis grosses ; il n'est pas méchant et les chiens n'aboient pas quand il passe.

— Pourquoi est-il fou, Alain ?

— Ah, je te dis Angélique, je ne sais pas ; il n'est jamais venu au château, mais les histoires passent de bouche en oreilles, et plus d'une jeune fille a crié dans la nuit en se souvenant. On disait des choses horribles. Oh ! je ne suis pas sûr que ce soit vrai. Soyons doux, il nous parlera.

Alain s'approcha du fou et lui mit la main sur l'épaule :

— Père, dit-il, ne restez pas la tête basse, à vous lamenter ; nous sommes vos bons compagnons. Tenez, voilà du pain. — Il lui tendait un morceau rompu de la miche.

— Mangez un peu, c'est du bon pain de Montségur.

Le vieux se mit à ronger, les larmes coulant toujours sur ses doigts.

— Père, ne pleurez plus, vos pleurs sont le pain de la bête qui s'est cachée dans votre coeur ; laissez-la mourir de faim.

Alors le fou leva la tête et Alain vit la profonde horreur de ses yeux.

— N'ayez pas peur, dirent-ils ensemble avec Angélique — et ils vinrent tous les deux se baisser près du vieillard, attendris. — N'ayez pas peur, voyez, nous venons les mains nettes ; regardez nos yeux et vous verrez que nous vous aimons. Dites-nous votre peine et nous vous apporterons le bonheur, dussions-nous le jeter tout lié à vos pieds comme un prisonnier. Ne pleurez plus ; votre barbe blanche frémit chaque fois qu'une larme y descend, car la barbe des vieillards ne doit abriter que des sourires. Approchez-vous du feu, vous avez froid.

Le fou se laissa mener à une pierre proche de la flamme ; sa tête rassurée sortait un peu plus de ses épaules. Les jeunes gens avaient gestes doux et la force de la caresse s'insinuait peu à peu dans l'âme morte. Une voix rauque vint affleurer ses lèvres cachées, et sa pensée soudain lointaine se mit à jouer avec les mots sonores.

— ... De Montségur montaient les trompettes ; elles sonnaient la joie, et le miel coulait dans les coeurs partout où on les entendait. Les longues robes, et les manteaux de soie, et les cuirasses brillantes, et les solerets pointus comme des langues de fer. Et l'autre fleur était à Restitut le Bon.

« Tenez, voilà du pain et des sous luisants, disait-il, et le bonheur était comme la pluie. Mais la boue montait. J'ai froid aux pieds d'y avoir marché — et des hommes soufflèrent dans des cornes de boeufs — non, non, et c'était comme des cris d'assassiné. Alors les fleurs sont mortes et la boue de sang a passé. »

Ils écoutaient. Des mots particuliers avaient touché leurs nerfs :

Montségur, Restitut ; des intérêts divers tendaient leur attention. Le fou s'arrêta, écoutant le long vent nocturne mêlé des crépitements de la pluie. Une bûche humide sifflait dans le feu. La toiture dégouttait dans la braise.

— La boue, mon père, dit Alain, quelle boue ?

— Elle vient de là-bas...

Il tendit son bras dans le vide, sans savoir.

— Ils s'étaient d'abord tapis dans les pierres. Et les arbres se tordirent comme le poil des chèvres, car ils soufflaient du feu.

« Ils ont bâti le château blanc, solide et sur le rocher. Et la tour a cent pieds de haut, et le fossé a vingt pieds de large, et plus de mille échauguettes regardent la plaine de leurs prunelles étroites. Je suis venu comme les autres me mettre à l'ombre de la tour. Et j'avais fait, avec mon sang, un beau lys, ma petite Elme, ma joie. Et l'on m'a volé ma joie. J'avais de ma chair pétrie fait le parfum ; on l'a souillé de pourriture et l'on m'a souffleté la face de la fleur tuée. Alors le forgeron a pris ma tête, l'a cerclée de fer, et son marteau bat jour et nuit mes tempes, et mon corps est de cuivre et je suis un chaudron qui sonne sous les coups. Dong, dong, dong.

— Père, la petite Elme...

— Un chaudron.

— Votre joie, qui l'a prise ?

— Dong, dong.

— Votre fleur...

— Je sais, dit Alain, je te raconterai, laissons-le ; le reste, on le dit dans toutes les veillées de fermes.

Il balançait la tête comme une cloche. Bientôt le mouvement se ralentit. Il se tut. Sa barbe s'affaissa sur sa poitrine et il dormit. La plainte du vent galopait encore sur le plateau. La flamme était tombée. La fatigue des fins de nuit pesait aux fronts. Alain, le premier, s'étendit lentement, puis Angélique.

Lorsque Alain se réveilla, un mince rayon blanc passait sous la porte. Il se dressa et sortit. L'aube montait. L'épais manteau de nuages noirs courait d'une seule pièce dans le ciel animé par le vent haut. Une lumière sale en descendait, tamisée et changeante, coupée d'ombres soudaines. La lande lavée étalait les couleurs neuves de sa robe de plantes. Les genévriers semblaient des arbres de diamants, car chaque aiguille avait sa goutte d'eau tremblante où jouait le jour. La pluie tombait encore un peu, mais éparse et par brusques réveils. Une épaisse odeur de poussière abattue, de fleurs écrasées et de saine verdure envahissait ses narines. La fraîcheur du matin apaisa la fièvre

de sa tête, où se bouscullaient les diverses émotions de la nuit. Peu à peu, le calme vint. Un classement involontaire se fit en lui, qui éliminait les choses non essentielles. L'air était doux. Il se souvenait du discours du fou ; sa pensée flotta parmi les mots entendus, puis se fixa soudain comme une flèche dans un mur de bois. Elme !... Quelle était cette femme dont l'évocation couvrait les âmes d'ombre ? Toute cette nuit, une pauvre raison avait vacillé sous le souffle du souvenir d'Elme. La sombre bastille de Suze la recelait comme un joyau ; elle ne sortait qu'en cavalcade brillante, gardée d'hommes farouches couturés de balafres. Ce soleil l'attirait. Elle devenait peu à peu le seul but rutilant, et les ténèbres froides descendaient en lui, la laissant seule visible. Le désir brusque de la voir l'enveloppa comme un filet, serrant ses membres, balayant sa tête, pour ne laisser plus flamboyer que son nom : Elme. Pour l'atteindre, il sentit sourdre en lui une duplicité inconnue.

Il rentra dans la cabane.

— ... Elle était si belle que le baron, un soir, l'enleva. Mais elle ne fut pas prisonnière : l'amour était tombé comme un chapeau de plomb sur l'arrogant que, depuis, elle conduirait de sa petite main. Son âme s'est révélée forte et, bien qu'elle ait fait, dit-on, sa joie des meurtres, je ne désespère pas de lui trouver un reste de bonté. Cet homme est son père, d'ailleurs.

Angélique écoutait parler Alain. Un sifflement ambigu se dissimulait sous les phrases.

— Messire, je veux bien, mais ce sont peut-être hasardeuses choses. Dix fois, la souris tira le lard de la lègue, la onzième, la tête restera. Une fois le pont dressé et la herse descendue, nous ne serons plus dans le cercle de nos forces.

— Le beau geste, aussi, de faire un peu de bien !

— Lequel, Messire ? Elme ne viendra pas ici chercher le pauvre fou, que vous avez peut-être trop écouté.

— Et puis, Angélique, ce château ou un autre !...

Là, Angélique comprit :

— Oui, Messire, nous irons.

— Mais partons, dit Alain.

Ils se dressèrent. Le fou, éveillé, regardait droit devant lui le mur de bois, l'oeil irrémédiablement fixé sur la tête d'un clou.

De la haie de chèvrefeuille, à partir de laquelle le chemin plongeait vers les vallons, Angélique se retourna, arguant l'oubli de sa canne, et

Alain continua lentement à descendre. À grandes enjambées, il revint à la cabane. Le fou n'avait pas bougé devant les restes du feu. Doucement, Angélique prit cette pauvre tête dans ses mains et la tourna vers lui, plongeant ses regards jusqu'au fond des grands yeux calmes.

— Tu parlais de Restitut le Bon, tu sais, dit-il. Si, dans trois jours – trois jours –, je ne suis pas ici, moi, que tu vois maintenant, porte cela à Saint-Restitut.

Il lui donnait la plume de son chapeau.

— Porte cela et dis : “ À Suze. ”

Et il répéta son injonction jusqu'à ce qu'une petite flamme verte s'allumât dans les prunelles. Quand il s'en alla, le fou se tourna vers la porte. Dehors, la pluie recommençait à bruire dans les feuilles.

CHAPITRE V

Où Alain s'aperçoit que les réalités sont de désespérantes personnes.

Qui s'avise de devenir amoureux d'une reine, à moins qu'elle ne fasse des avances ?

Stendhal

Au bout de la rue qui grimpait le dos d'âne, le château dressait sa masse énorme. Sur le haut des murailles, les casques des hommes de garde apparaissaient comme des têtes de coccinelles. Au pied d'une tourelle qui s'agrippait au roc, une petite porte s'ouvrait, à laquelle on accédait par de frustes escaliers. Angélique et Alain s'approchèrent : un cri rauque, mêlé à un bruit de fer froissé, les arrêta net. Un guerrier, en tenue de bataille, dressé subitement, leur désigna le large, de son doigt tendu. Ils rebroussèrent chemin, s'engageant dans une levée de terre qui montait le long des murs où s'incrustaient des aloès et de larges agaves rayés, semblables à des pieuvres. Il continuait à pleuvoir. Ils suivaient un grand jardin sauvage et mélancolique, bourru d'épines et lié de clématites, qui grimpaient en fantastiques girandoles jusqu'à la tête des chênes. D'impassibles sentinelles apparaissaient aux créneaux des murailles. Une porte noire, cloutée de ferronnerie, les arrêta. Au bruit de leurs pas, un judas s'ouvrit, un oeil les dévisagea, la planquette de bois retomba. Ils restèrent sous le mince abri du portail. Sur la pente qu'ils venaient de gravir, une forme noire s'avancait, luttant contre le vent et la pluie : c'était un capucin.

Ils distinguèrent ses pieds nus, et bientôt l'homme fut près d'eux. Blotti au fond du capuchon, il avait une face blême et longue, avec des yeux brillants ; sa bouche étroite, aux lèvres pâles, n'apparut que lorsqu'il parla. Il tenait déjà son poing levé pour heurter l'huis, quand il dit : « Qui ? » en faisant un signe de tête vers Angélique.

— Des chanteurs, mon bon père, qui cherchent abri contre le mauvais temps.

— Les cigales sont mortes encore, dit le moine.

— Aussi allons-nous vers le soleil où le puissant Seigneur qui arrêtera notre trépas...

— Que savez-vous faire ?

— Chanter les gestes des guerriers, et danser en suivant la flûte, et jongler avec des balles, choses toutes plaisantes, notre maître Jésus-Christ.

Et Angélique inclinant la tête pour la bénédiction, le capucin la lui donna, d'un doigt sec comme un sarment.

— Si vous n'êtes pas funambules, et que vous connaissiez des lais d'amour, je vous ferai entrer, mes petits.

L'évocation de grâces amoureuses sortant de ce capuchon noir étonna Angélique.

— Nous dirons, mon père, la geste d'Aude la Belle, de Grisélidis et de Tullia la Sainte, qui mourut après avoir passé impunément à côté des braises du démon.

— Hé ! Qui vous parle du démon ? Les robes de saintes sont roides comme des planches, et la belle Aude, ou l'autre, sont de froides pièces, mais ne nous direz-vous pas plutôt des gambades de Goton, ou les culbutes qu'Ermeline fait sur l'herbe avec des gaillards solides ? Voilà qui est plus sain, je pense. Ou bien, vous n'êtes que des pleurnicheurs d'abbaye.

Angélique craignait un piège, d'autant que le regard pointu du moine, sans faiblir, lui trouait les yeux.

Mais Alain :

— Nous le savons aussi, et plus encore, mon bon père.

Lentement, le feu qui luisait au fond de la cuculle se tourna vers l'imprudent et se vrilla jusqu'au fond de son âme. Le moine laissa tomber le heurtoir :

— C'est frère Nard, dit-il.

La porte tourna sur ses gonds, sans bruit, ouvrant une gueule noire où il disparut. Angélique et Alain restaient figés, immobiles. D'incompréhensibles terreurs planaient sur eux. Le capuchon reparut.

— Venez, dit une voix.

Ils passèrent l'un après l'autre par la même fente.

Ils suivaient depuis un moment une voûte sombre et longue qui serpentait et où leurs pas résonnaient sourdement. L'obscurité était complète et ils ne devinaient la présence du capucin qu'au claquement de sa robe et de ses pieds nus sur le sol dur. On entendait suinter de l'eau. Parfois, une goutte froide s'écrasait sur leurs figures. Angélique et Alain perdaient peu à peu la conscience d'eux-mêmes. Sans volonté, leurs jambes se hâtaient. Il leur semblait s'engouffrer dans le gosier étroit de l'enfer. Mais une lune de lumière blanche parut, où se découpa aussitôt la silhouette étrange de leur guide, et le bruit des arbres fouettés de vent et de pluie arriva jusqu'à eux. Ils débouchèrent dans le jardin. Ils soufflaient, car le souterrain montait et ils avaient marché vite. Mais le moine poussait de l'avant avec la même force, comme si des muscles d'acier fin eussent tiré ses jambes maigres. À la

grande surprise d'Angélique et d'Alain, ils paraissaient être en plein bois : le dôme des feuilles était cependant plus élevé, et l'on remarquait que des branches avaient été taillées pour laisser passer le chemin, ou pour donner du jour à de petits arbres étrangers à ces climats, et qu'on avait plantés pour le luxe. C'étaient des hêtres aux feuilles sanglantes, des thuyas dont les branches plates battaient l'air comme des mains ; des genévriers odoriférants ou des hysopes recourbées savamment par des jardiniers spéciaux. De chaque côté du sentier qui sinuait entre les troncs, montait la barrière des broussailles serrées et crépues, criblées de fleurs blanches et où tressaillaient des familles d'oiseaux. Le vent brutal retroussait les feuilles et courbait les arbustes flexibles. Seuls, les chênes immenses érigeaient leurs troncs noirs, immobiles et luisants d'eau.

Le moine ne disait rien, ne se retournait pas, et marchait de son pas solide ; les doigts de ses pieds se crispaient dans la boue pour ne pas glisser, son manteau flottait en plis réguliers. Soudain les arbres s'arrêtèrent, un large espace rasé s'étendit devant eux et, derrière le vaste fossé et la porte levée, seul au milieu de la pluie et du vent, le château s'éleva.

Alain écarquillait les yeux devant cette masse sombre, et Angélique, regardant le terre-plein, s'aperçut qu'une mer de roses énormes courait en vagues de pourpre de la lisière du parc jusqu'au fossé : c'était une vision de féerie. Dans l'orage, les rosiers s'écrasaient, se redressaient et lançaient des pétales fous qui montaient vers les nuages retombaient pour s'élancer de nouveau, brassés par une force géante. Une énorme odeur fumait. Dans les arbres, des roses coupées et portées par la bourrasque restaient accrochées, les couvrant de floraisons inattendues.

Ils s'étaient machinalement arrêtés, et le capucin avait pris de l'avance. Ils coururent le rejoindre dans la tranchée que le chemin faisait au milieu des rosiers et qui conduisait à la poterne. Au bord du fossé, le moine s'arrêta et se tourna vers Angélique et Alain. Sans mot dire, il les mesura encore une fois du regard. Ils étaient trempés et l'eau ruisselait de leurs cheveux collés. Il tira un cor de dessous son manteau et sonna trois notes. Le pont se baissa lentement dans un bruit de chaînes. On ne voyait personne. Avant de passer sous la herse, Angélique se retourna vers le jardin. Dans un tourbillon exaspéré, où se mêlaient des feuilles meurtries et des morceaux de fleurs, une rose entière s'élevait majestueusement vers le ciel.

Au centre des grands vitraux jaunes qui s'éployaient derrière elle, Elme la rousse était assise sur une haute cathèdre noire. La salle n'avait pas d'autre fenêtre que cette grande baie découpée en ailes de vautour, et le jour paraissait suinter seul de la glaciale femme. Elle

rêvait dans cette pièce spéciale où la lourdeur des murs et des parfums étouffait les bruits extérieurs. Sa chair blanche se découpait sur le fond d'or comme une tache de neige et les torsades épaisses de ses cheveux roux descendaient en anneaux mêlés jusqu'à ses genoux immobiles. De grands vases de bronze, pleins jusqu'au bord de roses effeuillées, brillaient vaguement, çà et là, dans l'ombre. Et, du fond ténébreux où Angélique et Alain, interdits, n'osaient bouger, elle semblait une mystérieuse divinité chryséléphantine.

— Avancez, dit-elle.

Ils coururent se jeter au pied de la marche exhaussée où s'élevait la chaise. Leurs fronts touchaient les arabesques du feutre.

— Levez-vous !

Alors ils virent. Ils étaient à deux pas d'elle. Ses paupières violettes battirent ; un long rayon bleu descendit de ses yeux, sur Alain d'abord, puis sur Angélique, où il s'attarda. Et celui-ci, qui connaissait les convenances, se mit à parler, mais des lèvres, car sa pensée était captive :

— Reine, nous n'aurions pas osé t'approcher sans ta bonté, et sans ta bonté, hélas, nous n'aurions jamais compris devant toi la divine beauté.

Son nez était droit et un peu renflé à la base comme celui des Sarrasines.

« Nous venons pour te distraire, et commande : nous aurons pour toi les inflexions d'amour ou le rauque héroïsme des anciens chevaliers morts. »

Sa bouche était large, et les coins disparaissaient dans deux fossettes du velours de la joue.

« Et jamais nous n'aurons mieux chanté, car tu es la plus belle et la plus grande, et nulle de celles pour qui ces chants ont été faits n'avait cette mystérieuse grâce qui s'élance comme une flamme de ton corps. » Sous son cou d'albâtre aux lignes droites, ses deux seins palpitaient lentement comme deux colombes.

« Et jamais nous n'aurons mieux chanté, car tu es la plus digne du courage et des sanglants vacarmes. »

Et ses vastes cheveux roux lui faisaient une tunique d'or majestueuse qui maintenant ruisselait jusqu'à terre.

« Et nous aurons, ô reine, dans nos coeurs la divine obole, car nous garderons de toi, et pour la chanter à ta gloire, la vision de ta beauté éternelle. »

Seuls, dans le marbre impassible de sa chair, ses yeux luisaient de lueurs vivantes.

Alors, les lèvres d'Angélique frémirent encore une fois sans qu'une parole sortît et, toute sa volonté bue par le spectacle magnifique, il s'abattit sans force dans l'attitude du suppliant.

— Relevez-vous, dit-elle, et dites-moi vos noms.

— Je m'appelle Alain, noble reine, et je sais chanter des lais joyeux.

— Approchez, montez près de moi.

Elle lui caressa les cheveux, toucha les bras et la poitrine, passa sa main sur les joues pour sentir la peau, fit une petite moue et renvoya Alain qui tremblait s'asseoir dans l'ombre sur un escabeau.

— Et vous ? dit-elle en relevant la tête.

— Moi, je suis Angélique, et je viens du Rhin superbe, la tête pleine d'histoires.

— C'est un nom de femme, cela.

— Celui de ma mère, que je porte en souvenir d'elle.

— Ou de quelque belle fille qui vous aima.

— Nulle n'eut pour moi de douces paroles, ô reine ; je suis trop vagabond et trop laid.

— Montez.

Et quand il fut près, elle l'attira brusquement sur elle et écrasa ses belles lèvres sur sa bouche, longuement.

Quand Angélique se redressa, il avait une inexprimable horreur sur son visage et, la tête dans ses mains, il courut s'engloutir dans l'ombre.

Elme la rousse souriait, au centre de ses vitraux jaunes comme une énorme guêpe.

Alain écoutait dans l'air mouillé une fanfare lointaine et le bruit du galop d'une forte troupe qui s'avavançait. On leur avait dévolu une haute échauguette perchée sur une tour qui dominait l'escarpement du rocher, et la vue portait sur une immensité de pays qui, coupé de bandes de brume et de nuages bas, paraissait une mer.

Depuis le baiser de l'après-midi, Angélique, vautre sur la paille, pleurait avec des sanglots qui le secouaient tout entier. Aussi, Alain, après de vaines tentatives de consolation, était-il sorti pour humer le frais. Le château semblait être une cristallisation de basalte noir, et les cours, des gouffres où le soir versait l'ombre. Le vent avait cessé et la pluie aussi, mais les nuages noirs couraient encore dans le ciel, pareils à une fantastique chevauchée de démons. Et le coeur d'Alain dormait comme un lac paisible sur lequel s'est levée la sereine lune. Il était, avant de venir à Suze, tumultueux et boursoufflé de lames furieuses, car l'aigre désir soufflait. Maintenant, un calme étrange pesait sur lui, car il ne voulait plus de ce qui n'était pas à la portée de sa main. Et c'était la sagesse de ses maîtres. Rejeté dans l'ombre par Elme, il avait d'abord senti comme si un lion mâchait sa poitrine, puis, pareil à un qui serait lié à la roue, tout avait tourné : la clarté des vitraux, les draperies et les servantes, et les ruisseaux de feu que faisaient les cheveux merveilleux sur la chair blanche de la femme. Et il était tombé. C'avait été la dernière bourrasque.

Presque sous ses pieds, une troupe de cavaliers pénétra en trombe dans le château par la porte d'honneur.

— ... Et pourtant, Messire, c'est vous qui avez fait tourner le vent. J'ai compris, là-haut, près de la meyre du fou, que l'idée de Suze était dans votre esprit, semblable aux clous dans la porte.

— Je sais, les réalités sont parfois de désagréables personnages, tandis que les illusions, toujours riantes, agitent sans cesse leurs éventails de plumes. Tu as parlé d'Elme ; je me suis souvenu pour toi des histoires qui circulent, et j'ai été subitement anxieux de la voir. Maintenant, je l'ai vue, j'ai senti l'air du château. Je connais mes voisins, et je n'ai rien gagné que leur dégoût.

— Parce que, Messire, vous attendiez le baiser. Ne vous fâchez pas.

— J'attendais le baiser, il est vrai. — Sa voix s'assombrissait. — Que veux-tu, c'est la première fois que je vois une femme, mais j'ai souvent rêvé d'elles, et ce furent les tortures de mon isolement. Les désirs ont foisonné en moi, pareils aux bêtes antiques se pressant devant l'arche, et, dès qu'elle me fut venue à l'idée, Elme, je l'ai désirée. Ne crains rien, cependant, je connais les réalités maintenant.

— Alain, Alain, ah ! Messire, nous avons bien fait de sortir de Montségur. Écoutez, vous n'êtes pas guéri. J'ai là, dans mon sein, un petit morceau de papier que vous seriez heureux d'avoir. Elme me veut au clair de la lune, ce soir, et, dans les massifs de roses, j'irai l'attendre sur le banc de marbre ; c'est elle qui me le dit.

Alors, Alain pâlit comme les nuées au crépuscule, et Angélique :

— Vous viendrez, Messire, et je lui dirai un conte ; vous serez caché dans les roses, vous écouterez l'histoire de Ixia.

Alain descendait péniblement dans l'obscurité les marches étroites. Il tâtait de ses deux mains les parois tapissées de salpêtre, et il lui paraissait couler dans un puits, car le boyau de l'escalier descendait, très raide, vers les fossés d'où montait l'humidité en bouffées, et les moustiques, par vols rapides. Après un palier court, il heurta le mur et, se tournant à droite, il vit au bas de l'obscurité une plaque d'eau pâle et luisante sous la lune. Bientôt il fut sur la dalle préambulaire close dans l'eau immobile et les herbes. Il s'assit sous l'auvent qui jetait un triangle d'ombre. Une barque, de celles qu'on appelle « bettes », parce qu'elles ont l'échine plate et la manière des corps de scarabée, flottait sans mouvement. De là, il découvrait un couloir droit du fossé, et la lumière de la lune y donnait à plein ; l'eau paraissait une lame d'épée couverte de la rouille des nénuphars. Il entendait en haut bruire les arbres sous le vent d'orage revenu, l'amarre de la barque qui grinçait parfois et les plongeons subits des grenouilles. Il

attendit quelques instants puis, détachant la bette, il gagna l'ombre du mur et y navigua, tirant de ses mains agrippées aux interstices des pierres. Les souffles du vent jetaient sur lui de déconcertantes paroles, où parfois il percevait le ton d'Angélique :

« ... quoique la crainte de la mort... »

Et une voix de femme :

« ... Mon coeur est resté immobile, mais les rêves m'ont tirée par la main... »

Une pierre tombant à l'eau fit un trou dans les paroles.

« ... les diamants et les chapes d'or... »

Ici, le bruit des rosiers bousculés « ... je les donnerais ; mon corps est pareil à une châsse vide... »

Un timide coassement de rainette.

« ... l'amour ! Être aimée ! Les sons et les couleurs viennent à moi pour me parler de l'amour. Quand je t'ai vu, j'ai compris que, depuis longtemps, je courais après toi... »

Et le froissement de l'eau sous la « bette » qu'Alain tirait plus fort.

Puis Angélique :

« ... Nul amour terrestre ne pourra plus grandir en vous, ma dame... »

Et la femme :

« ... dis-moi des mots tendres, car je ne connais que la brusquerie des caresses. Chacun de tes mots sonne dans mon âme comme des cailloux tombant dans un bassin de cuivre. »

Alain s'arrêta aux piquets de fer plantés dans le mur et par où ils étaient montés. Il lui vint le bruit d'un baiser mou et long, puis un soupir, et il entendit très distinctement, car ils étaient juste au-dessus de lui, Angélique qui disait :

« Je vais vous conter, ma dame, le conte de la fleur d'or. »

CHAPITRE VI

Et ceci est le conte de la fleur d'or.

Par-delà les monts que vous voyez là-bas, ma dame, et après des lieues de pays brûlé d'ardent soleil, s'étend la vaste mer jusqu'aux rives barbaresques ; elle s'étale avec un ronronnement de chatte en amour. Or, vers le bord, et comme les trois escarboucles d'une agrafe sur un voile d'azur, émergent trois îles : ce sont les Majorques.

Et c'est un sort heureux que celui de ces îles : l'éternelle chanson de l'eau les berce, et l'éternel soleil les colore d'or, et l'éternel bonheur y dort dans un berceau d'herbes rares. Ce sont les palmiers flexibles couverts d'écailles qui mettent dans le vent des nuages de parfums, les eucalyptus chevelus dont les feuilles sont pareilles aux doigts des femmes, les grandes fleurs profondes, rouges comme des bouches, et qui meurent tous les soirs pour renaître plus belles le matin, et qui sont fées, enlaçant les hommes de muettes incantations. Les oranges mûres tombent mollement sur le sol, les grenades rient silencieusement, montrant leur coeur. Et deux de ces îles sont petites, et la troisième, la mère, est plus grande qu'elles deux réunies et elle est plus belle, et c'est vers elle surtout que voguent les galères.

Là, habitait Ixia, que les sages vieillards avaient surnommée « la magnifique », parce que dans leurs rêveries, près du mur chaud, sur le pont des trirèmes capitanes et dans leurs longs souvenirs, ils n'avaient jamais vu ou imaginé femme plus belle. Une superbe indolence mettait dans sa marche la flexibilité du serpent et, au repos, elle était telle qu'un marbre antique, parfaite et de grain immuable. Les nuits, la lune s'arrêtait au-dessus de son toit, et les chiens-cerviers, qui sont les coursiers habituels des sorcières, s'éloignaient des sentiers où ses pieds blancs avaient passé. Car la beauté est une majestueuse force. Or, elle connaissait les conversations des vieillards, elle avait lu aux yeux des jeunes hommes, et l'orgueil dressait dans ses reins un pal inflexible, et l'orgueil s'élevait en son coeur, semblable aux pics inaccessibles qui crèvent le ciel.

Elle était la fille de Mario, le plus humble pêcheur de la côte. Son père l'aimait d'un amour ardent. Le jour, il chantait sur la mer les louanges de Ixia dans sa chanson de travail ; le soir, muet et la bouche béante, la pâture de ses yeux était sa fille.

Une fois qu'elle était au rivage comme celles de son rang, mais élevée par la beauté, une vague énorme courut, malgré que le temps

fût calme. Et elle venait, pareille à une montagne, et sa crête était si haute dans le ciel que l'ombre s'étendit sur toute l'île. Et voici qu'elle vint mourir aux pieds de Ixia, si menue qu'elle aurait à peine ébranlé une légère roue de canne. Et Ixia attendait sa fin, couchée à terre, la tête dans ses mains ; le soleil se glissa encore entre ses doigts, tout joyeux, et elle leva ses yeux étonnés et, à la place où, morte, était venue lécher la lame, se trouvait un grand livre rouge à fermoir d'or, sec comme Artaban. Tremblante, elle voulait se retirer, mais une force mystérieuse l'attirait vers la rutilance de la basane. Et elle ouvrit les fermoirs et elle regarda les pages : elles étaient blanches comme des steppes de neige.

Or, la petite figure du dieu curiosité, qui était assise sur son front, dans un golfe de ses cheveux, battit des pieds sur le crâne, si bien que celui-ci résonnait comme un tambour barbare, et elle prit le livre sous son bras pour le porter à sa cabane. Là, Mario resta longtemps à palper la couverture ouvragée où se bosselaient des bêtes fantastiques et des serpents furieux, et d'or, et plus luisants qu'aucun or. Mais, devant les pages nettes, le front barré de sillons parallèles et les yeux pleins de noire nuit, Ixia restait, cherchant la clef.

Et c'est pourquoi elle partit un matin pour le pic de Rourkhâ, le livre avec elle. Son voile se collait sur ses belles cuisses, car elle marchait vite. Et voilà que tout le monde tenait en grande haine le pic de Rourkhâ, car il était le trône de Rourkhâ, la magicienne, et qu'il fumait souvent de cuisines infâmes. Or, vers le soir, toujours invinciblement poussée, Ixia arriva à la lisière sombre de la forêt. Très haut dans la montagne, l'île s'étendait à ses pieds, pareille à un galet de marelle, et Ixia vit la frange d'écume qui la bordait de tous côtés, et la vaste mer qui montait dans le ciel, très loin. Alors, une grande désespérance gonfla son coeur, de se sentir si petite et si seule ; la lourde orfèvrerie de larmes s'épancha de ses paupières. Voilà qu'elle pleurait sur le livre posé sur ses genoux. Levant les yeux, car elle sentait une ombre peser sur elle, elle vit un immense génie qui lui dit d'une voix de tonnerre : « J'attends tes ordres. » Et ses prunelles roulaient sans arrêt dans ses orbites, et ses doigts se tordaient, et dans tout l'affreux corps noir, on voyait se nouer et se tendre des muscles d'une force formidable.

Ixia dit, comme une petite fille qui demande un jouet :

— Je veux voir Rourkhâ !

Et le monstre éclata, dispersant ses membres à de grandes distances, et elle vit tomber la tête dans la mer, d'où une alerte colonne d'eau monta, pareille à une tige de lys. Voici que dans la forêt, elle vit briller de loin en loin des arbres et, connaissant que c'était la voie montrée, elle voulut se lever pour partir, mais le livre pesait à ses genoux plus qu'une montagne. Et elle faisait d'immenses

efforts, et elle restait clouée par le poids. Or donc, en bougeant, il arriva qu'elle leva inconsciemment la couverture, et voilà que la première page était écrite. Ixia lut :

Abandonne les peines et l'amour

La pierre est froide, mais le temps peut aiguïser sa faux.

Seule, elle reste, érigée dans les cendres des humains,

Pleine de gloire, éternelle.

et, comprenant, elle put marcher vers la forêt. Et une liane était sortie de son coeur, qui serpentait devant elle, loin, très loin, et l'attirait vers l'ancre.

Vers la minuit, elle avait traversé la forêt, et les neiges après la forêt, et elle était devant le sommet de la montagne, pointue comme le bout d'un hennin. Près de Ixia arrêtée il y avait une couronne de blanches femmes de marbre, de toute beauté, et ces statues étaient creuses, et le vent les faisait chanter, passant dans leurs bouches ou leurs yeux troués. Et la crête se terminait par un trône où Ixia vit, aux rayons de la lune, Rourkhâ assise.

Sordide et tassée, elle branlait du chef, et son épaisse chevelure émettait les vents brusques qui soufflaient dans les têtes de marbre vides : et l'immense musique montait dans le calme de la nuit jusqu'à la coupole noire. Alors, Ixia vit que la liane sortie de son coeur s'enroulait aux pieds de la cathèdre. Elle monta, et voilà : la ceinture de statues ne se fermait pas, il y avait place pour la boucle, et par cette place passait la liane. Et quand elle fut près de Rourkhâ, elle n'osa parler, tant l'aspect était misérable. Mais la voix de Rourkhâ la séduisit.

— Que veux-tu, blanche vierge, et pourquoi te hausses-tu jusqu'ici ?

Et les statues creuses chantaient à chaque inflexion des paroles, et chaque mot était enrobé dans cette musique, pareil à ces insidieuses gûêpes que l'on avale dans le miel, et qui vous piquent et vous tuent.

Alors, Ixia :

— Je suis venue, ô Rourkhâ, poussée d'un invincible souffle, pour que tu lises dans ce livre ce qui est écrit.

Et Rourkhâ :

— Ce qui est écrit ne vaut pas ce qui est fait.

Et Ixia :

— Rien n'est écrit, et cependant chaque page m'éblouit, pareille à une grande lumière. Rien n'est écrit, et mon coeur gonfle lorsque je

tourne les feuillets, car j'ai peur.

Et Rourkhâ :

— Alors, ce qui est écrit présage un grand bonheur, et je vais, ô vierge, te le lire.

Et la subtile Rourkhâ, sachant que les biches ne se confessent pas aux loups, descendit de son trône et, à chaque marche, la jeunesse suintait sur elle, et quand elle fut au bas, près de Ixia, elle était une belle adolescente, sa compagne. Et la radieuse sécurité se leva au coeur de Ixia. Et les statues cessèrent de chanter, car le souffle issu des cheveux de Rourkhâ n'animait plus leurs têtes vides. La main de lait de la sorcière ouvrit le rouge livre au fermoir d'or. Et voici, sur la première page était :

« Sois de pierre ! »

Sur la deuxième page était :

« Sois de pierre ! »

Et sur la troisième, et jusqu'à la dernière, quand le dos du livre eut craqué sous le poids de toutes les pages tournées, l'ordre s'étalait au beau milieu, flamboyant d'entrelacs persans de caractères étranges. Le désenchantement s'étendit dans les yeux de Ixia, semblable aux nuées qui voilent le soleil dans les majestueux midis, car elle attendait de belles histoires.

Alors, la voix de Rourkhâ :

— Ô, blanche vierge, il est dit que tu atteindras aux sommets magnifiques si tu te plies à l'injonction. Des milliers de siècles déjà j'ai vus, et jamais plus somptueux avenir ne fut lu que le tien. Au-dessus de tes compagnes, tu es semblable à la mouette indolente qui plane sans effort au-dessus des femmes, au-dessus du monde, et voilà qu'un dieu te désire.

Et, comme Ixia restait sans voix, elle frappa du pied, et une immense fumée se leva où tout disparut, puis l'haleine du matin monta, car Rourkhâ commandait aux éléments, et, quand se furent dissipées les nuées, Ixia vit un grand jardin de thym sauvage, où le cristal des jets d'eau jouait dans d'innombrables bassins. Par la main, elle fut menée à ces bassins et elle regarda dans le miroir de l'eau glacée. Elle y vit son père, par une grande douleur abattu, et pleurant de larges larmes corrosives. Le coeur de Ixia battit plus vite, mais ses yeux avaient connu la page où, en noir, était écrit : « Sois de pierre. » Et lentement se calma la chamade, pareille à une rapide ondée.

Lorsqu'elle eut froidement contemplé le bassin, l'eau devint opaque, et, par la main, elle fut menée vers un autre. Et là, dans le cristal, elle aperçut encore son père, il était maigre et vieilli, et des ulcères mangeaient sa peau, semblables à des loups affamés, car il

s'était négligé dans sa désespérance. Le cœur de Ixia battit deux fois, deux petites fois seulement, puis ses yeux secs jetèrent les lueurs d'un glaive homicide, car ils avaient connu la page où était écrit, en rouge : « Sois de pierre. »

Lors, elle fut menée par la main vers un plus grand bassin carré, sans jet d'eau, où l'eau noire dormait sans rides. Et, dans la transparence, elle vit son père, si maigre que son nez semblait un bec de condor ; ses yeux coulaient, désespérément blancs, ses joues se touchaient, et sa bouche ouverte par les spasmes de l'agonie laissait passer une langue violette, comme à l'étal les têtes de porcs. Les narines de Ixia se pincèrent, puis elle reprit l'indifférente attitude des marbres éoliens. Car elle avait dans ses bras porté le livre rouge au fermoir d'or, et un dieu la désirait !

Alors Rourkhâ dit :

— C'est bien, ô vierge.

Puis ses bras devinrent de grandes ailes duveteuses, et Ixia, plus vite que la foudre, fut portée au bas de l'île, sur la côte, près de la cabane de son père. Or, à l'embarcadère où s'amarrait la paternelle barque, voilà qu'une majestueuse balancelle majorquine se balançait au ressac, faisant crier le câble d'or qui l'amarrait au rocher.

Des marins noirs et des odalisques vêtues de soie polychrome s'avançaient dans un tintement de bijoux : les uns portaient des cassolettes de parfums rares, les autres, des écharpes, qui semblaient dans le vent des couleuvres luisantes, et des musiques infinies flottaient dans leurs gestes et dans leurs voix. La proue de la balancelle était sculptée en figure d'aile de dragon merveilleux, et le centre s'élevait, comportant un trône magnifique, agencé si bien que celui ou celle qui y siégerait, devait s'incorporer à la bête splendide. Sur le pont était la haie des galionjis immobiles, attendant les ordres. Et Ixia monta sur la balancelle, s'assit sur le trône de bois précieux, et sa blancheur devint le corps de la bête. À ses pieds, Rourkhâ s'assit et elle dit :

— Commande !

Lors, Ixia commanda, et voilà que la porte de la cabane où elle était née s'ouvrit, et son père parut, enchaîné et traîné par des esclaves noirs. Il fut attaché au tillac, étroitement, et il poussait des cris affreux, et Ixia semblait de pierre, suivant l'injonction. Alors, le vent propice sortit des vallons et gonfla les voiles blanches, et elles devinrent semblables à des seins pleins de vie, et la balancelle glissa sur l'eau calme. L'île disparut derrière le dos de la mer.

Or, vers le soir, ils arrivèrent près d'un récif perdu, tapissé de glauques mousses et sur lequel s'ébattaient des femmes à queue de poisson, superbement belles, et qui chantaient. Mais, dès qu'apparut la figure blanche de Ixia, sertie dans les ailes gemmées du dragon, elles

se tordirent les mains et pleurèrent, et plongèrent sur les rochers aigus, et l'eau se teinta de sang.

Or, le lendemain, à l'heure du plein soleil, ils croisèrent des pirates barbaresques velus et terribles. Et ceux-ci tombèrent à genoux sur leur pont, leur caravelle glissa dans le sillage de la balancelle de Ixia ; ce fut pareil tout le jour, et quand le soir gris revint, un immense cortège de navires et de barques, rutilants de richesses ou vernis de l'huile du travail, naviguaient, subjugués, dans les eaux de la balancelle. Trois jours et trois nuits glissa Ixia sur la mer limpide, et bientôt des mugissements effrénés frappèrent ses oreilles, et voici, elle était arrivée. La mer se creusait en un vertigineux tourbillon, et, au fond de l'entonnoir, s'ouvrait la gueule noire d'un monstre marin. Et le brillant cortège s'abîma dans les flots en guise d'appât préalable, les équipages, toujours à genoux, en contemplation. Seule, la balancelle de Ixia tournait sur le rebord glissant du trou, suspendue par la force de Rourkhâ. Et Rourkhâ dit encore :

— Commande !

Et Ixia commanda.

Les esclaves noirs déroulèrent une immense ligne de soie solide, et dans le bout était un hameçon crochu. Et ils amenèrent Mario, le père de Ixia, et ils le mirent nu, et ils enfoncèrent dans sa poitrine la pointe aiguë de l'hameçon, et elle ressortit par le cou, sous le menton, et il poussait des cris horribles, et Ixia était de pierre. Lors, ils le jetèrent dans le trou noir, au fond duquel était la gueule du monstre. Or, juste au moment où Mario disparaissait derrière le bourrelet liquide de l'entonnoir, un cri s'élança des lèvres de Ixia : « Père ! »

Elle s'était dressée, palpitante, jaillie d'entre les ailes gemmées du dragon. Et Rourkhâ souffla terriblement de mâle rage, car ainsi, elle lui échappait, la blanche statue éolienne qu'elle s'était promise pour fermer sa ceinture où jouait le vent. Mais, avant de faire cesser l'enchantement, elle tendit sa main, les cinq doigts élargis vers Ixia, et Ixia se retrouva soudain sur la rive de son île. Mais elle emportait la malédiction de Rourkhâ. Et voici : tapie sous son ventre, elle avait, à la place de son sexe, une fleur d'or monstrueuse et dure.

Alors, elle traîna une vie lamentable, car les désirs flambaient dans tout son corps et nul ne pouvait approcher la fleur. Et elle essaya de se prostituer aux sangliers, et les sangliers la dédaignèrent. Et tout l'enfer était clos dans la pâleur de neige de ses flancs. Mais, poussée d'une étrange force, elle partit un jour dans une mince barque et, de ses bras ramant l'indocile vague, elle traversa la mer bleue. Elle vint à la montagne sainte d'Athos, où les pieuses barbes réfléchissaient aux splendeurs du vrai dieu dans des huttes de bouses sèches. Et là, elle fut accueillie et consolée, et sa vie fut de miel et de rose. Et là, elle fut

accueillie et consolée, Ixia à la fleur d'or, sur laquelle s'était appesantie la malédiction de Rourkhâ l'orgueilleuse.

CHAPITRE VII

Où le danger de dire aux châtelaines des contes pendant le clair de lune.

— ... Le joli conte, pâle comme tes lèvres, et, comme elles, plein de mystères ! Laisse tes lèvres me donner, puisque tu me donnas le conte, le bon baiser d'amour qui, pour moi, est plus mystérieux encore, car je ne le connais que par mes fous désirs et les passions de mes rêves – Tu es pâle, chéri, – et c'est la première fois que « chéri » monte de mon coeur, pareil à une fleur de mon sang, épanouie hors de ma bouche. Chéri, dis-moi, toi qui sais de belles histoires, dis-moi pourquoi je joue avec ce mot : chéri ! et qu'il est une caresse vertigineuse ! Pourquoi es-tu si pâle ?

— C'est la lune, ma dame, et vous aussi êtes pâle.

— C'est que je t'aime ! Dis-moi pourquoi tes mains sont si douces, dis-moi que tu m'aimes aussi, dis-moi : j'ai entendu souvent des trouvères, et toujours ils avaient de tendres conclusions à leurs gestes. Dis-moi celle de Ixia, dis-moi, parle !

— Ma dame, vous n'avez rien vu dans le conte, et voici : sur vous aussi s'est appesantie la malédiction de Rourkhâ. Plus belle, même Ixia ne l'était pas, et nulle ne sera plus malheureuse que vous, car vous avez aussi lancé votre père dans la gueule du monstre, et la fleur d'or luit sous votre robe.

— Oh !

Brusquement, Alain repoussa sa barque dans l'ombre noire d'un redan. Sur le haut de l'échelle de fer, une forme blanche avait paru et descendait. Elle mit le pied dans sa barque et la mena à la gaffe à travers le fossé, très vite, comme une qui va vers un but précis où son salut est attaché.

Et Alain, obnubilé, crut voir glisser sur les fleuves ténébreux de l'enfer, l'âme courroucée d'une reine morte.

Alain revenait, d'une plaque de nénuphars à l'autre, car, pour traverser le fossé sans bruit, il tirait lentement sur les solides tiges vertes. La lune avait tourné, et l'eau, près du château, était noire, avec les seules taches des coupes blanches des fleurs où s'attarde encore un peu de lumière. La « bette » heurta doucement la pierre du quai. Leste,

Alain sauta, et, dès qu'il fut entré dans le gosier d'ombre, des bras le saisirent, et une dure main s'appliqua sur sa bouche, et on l'entraîna dans l'escalier. Il sentit, à travers son justaucorps, le froid des armures qui le pressaient et le fer se froissant aux angles de la pierre. Et lui arriva un léger cri et un peu du bruit d'une lutte.

— Angélique !

Depuis un long chapelet d'heures (et certes, un jour et une nuit avaient dû s'écouler !), Alain, accroupi dans l'obscurité de l'inpace avait senti l'ombre envahir sa cervelle. Jeté sur la paille, et dans la première joie de se sentir sans chaînes, il s'était d'abord remémoré les gestes passés, la barque plate sur la moire luisante de l'eau – le vent brutal passant entre les paroles – et, un large moment, il s'était complu à regarder en lui-même ces images. Puis il avait essayé ses yeux dans tous les sens, et, chaque fois, les ténèbres s'étaient plaquées sur eux. Il avait tâté, et quand il sut que son cachot était étroit et bas, il se coucha, découragé ; il dormit lourdement. Au réveil, après que ses idées éparses dans le sommeil se furent rassemblées, pareilles aux ouailles autour du berger, il n'eut plus d'images dans la tête. L'ombre, lentement, mangeait ses nerfs, posait ses griffes sur son crâne et l'étouffait de toute son épaisse toison. L'impérieux besoin d'images, comme un chat cruel, jouait avec la pensée d'Alain, car les souples illusions habitent les ténèbres. Les murs se déployaient et s'étiraient, le plafond monte aux hauteurs éternelles du ciel. C'est la mystérieuse mer, noire de dangers, qui entoure Alain. La vague calme clapote au creux des pierres. Soudain, tout se resserra autour de lui et il fut dans la boîte à porteurs. Il entendait le pas cadencé des esclaves et les bruits des forêts traversées ; ou bien, c'était la calme immobilité de son lit à lourdes courtines en la longue salle de Montségur le paisible.

Dans les replis des boyaux d'Alain, une bête s'était blottie : la grande faim qui abuse les oreilles de ronronnements de colère.

La porte s'ouvrit, et, mélangée à la fumée sirupeuse, la lumière d'une torche vint fouetter la nuit de ses bras rouges. La silhouette d'un haut guerrier s'encadra dans le chambranle ; les jointures de sa cuirasse hérissèrent ses découpures de pointes étranges.

— Allons, debout, et venez.

Puis ce fut l'escalier qui montait, replié sur lui-même comme une conque de colimaçon, et, en arrivant au niveau de la terre par une baie, Alain s'aperçut qu'il était nuit et qu'il pleuvait toujours.

Angélique, tiré de l'étui noir où il pouvait à peine étendre ses membres, marchait par les corridors sonores, encadré de deux soldats.

Devant chaque vitrail ouvert, il reçut le crachat violent de la pluie ; du fond vers lequel ils allaient filtraient une phosphorescence jaune et un bruit confus de voix et de vaisselle. Car ce bout de couloir, qu'une flottante étoffe fermait, débouchait sur la vaste salle où festoyaient les reîtres de Suze et leur chef Emeric. Et Elme y trônait, sertie en la splendeur de ses cheveux roux.

À mesure qu'Angélique avançait, la lueur s'enfonçait dans ses yeux, de plus en plus brillante, et le bruit battait sa tête, pareil à une mer. Il était resté longtemps seul et ses sens s'étaient affinés dans l'obscurité de sa prison. Il vacillait sur ses jambes faibles, et parfois il lui paraissait que les murs dansaient. Il était vide de réflexions, comme s'il n'avait jamais vécu avant cet instant où il allait, le long du corridor sonore.

Les deux moitiés du rideau, glissant sur les tringles, découvrirent la salle. Ce n'était d'abord qu'une fumée bleue flottante, dans laquelle couraient et se mêlaient les criaileries de cent voix diverses, puis une vague chaude qui soufflait. Cependant, Angélique, plongeant dans cette étrange mer à la suite de ses gardiens, vit bientôt apparaître peu à peu les détails. C'étaient, attablées à de longues planches posées sur des tréteaux, de curieuses figures dont les couleurs se mariaient au ton général de la vapeur qui emplissait les murs.

Les unes, le visage long et hérissé d'angles, mâchoires lourdes et nez pointus, arboraient au milieu de leur chair, brune de soleil, de longues balafres effilées qui bayaient, rouges comme des bouches : les autres, faces rondes, joues gonflées et oreilles en anses de broc, suintantes de joies, attestaient la vigueur des anciennes batailles par des rondelles de cuir noir qui, parfois, leur bouchaient un oeil. Et, entre ces deux types à peu près réguliers, montait et descendait la gamme des physionomies suivant les races et les pays : mentons juifs, ovales arabes, nez germains, et, surtout, l'implacable front têtue des Sarrasins. Tous ces soudards, souffleurs de sarbacanes, arbalétriers, sabreurs, cavaliers et traîneurs de hacquebutes, vêtus de souquenilles ancestrales ou de broderies pillées, humant le piot et mangeant, brouillaient les conversations de jargons bizarres, de langues stridentes, de patois gras, ou, ajoutant encore au désordre, fumaient silencieusement dans de longues pipes blanches, de l'herbe hollandaise noire et frisée comme des cheveux de femme.

Mais subitement, au milieu de ce tumulte, Angélique, la tête endolorie par de longues ténèbres silencieuses, s'alourdissait, et il marchait, titubant entre deux rangées de tables, sentant poindre l'instant où il s'abattrait sans sentiment, quand il fut poussé sur un escabeau, contre le mur. Il ferma les yeux. Le bruit l'assaillait, semblable aux vagues furieuses de la mer, hurlant autour d'un roc solitaire. Il voyait, sur le réseau rouge sombre de ses paupières,

tourner d'éblouissants soleils, et des cloches, à toute volée, battaient dans ses oreilles.

— Angélique !

Il entendit pourtant son nom dit d'une voix amie, et, levant ses regards, vit Alain assis près de lui.

Et le serpent robuste et rouge sinua de nouveau dans ses artères.

Alors, au-dessus de la fumée, sur une estrade dressée à l'autre bout de la salle, et attablée aux côtés d'un guerrier ressemblant à un Christ brutal, toujours encadrée de l'or de ses cheveux, et deux longs rayons fusant de ses yeux vers lui, immobile, hiératique et pâle, il aperçut Elme la rousse.

Le baron Emeric avait, étant jeune, battu jusqu'au sang le pédant chargé de l'instruire, fait un feu de joie au milieu de la cour de manuscrits précieux, colligés par les moines de Visan, puis il était parti chatouiller les ribaudes.

Courant les guérets, il avait pris joie à surprendre les ébats des sangliers, à suivre les pistes des loups, et les bêtes lui avaient appris la sauvage splendeur de la force. Sa volonté, petit à petit, s'était durcie. Il connut sa puissance le jour où il tua, de sa propre main, un grand cerf alerte aux mystérieux branchages, et, dès lors, dans ses randonnées solitaires, quand il rentrait sans gibier, pour le seul plaisir des muscles, il déracinait de jeunes arbres ou se battait à coups de poing avec les rustres. Son père, vieillard falot, que deux esclaves portaient chaque après-midi jusqu'aux massifs de roses, où il s'amusait à rouler lentement, dans ses longs doigts pointus, les pétales parfumés, mourut un soir, en broyant une fleur coupée. Le lendemain, Emeric fit sonner, par le héraut, un ordre où il se proclamait chef de Suze, et qui était signé d'une grande croix, pendant l'élaboration de laquelle il avait cassé deux plumes.

De deux jours, il ne sortit pas. Il explora les souterrains, roulant de caveaux en caveaux, le flambeau au poing, heurtant les murs de la tête de sa dague, sondant les couloirs, faisant sonner les dalles, bouillant de sourde rage de ne pas trouver de cachette à trésor. Quand il fut bien certain de n'être le chef que du vieux château et des misérables huttes assemblées autour, il monta le dernier cheval noir et il partit, chevauchant de colère et hurlant des imprécations contre le cacochyme rêveur défunt. Il s'était enfui en veste de cuir et braies flottantes, mais lorsqu'il revint, peut-être deux dimanches après, il avait déjà revêtu l'armure brunie ; une large épée pendait à sa selle et, derrière lui, marchaient une vingtaine de galavards sinistres. Il s'installa et fit bombance. Et, lorsque le vin fut bu, il partit derechef en expédition. À chaque retour, sa troupe s'augmentait de tous les routiers épars dans le pays, qui, connaissant l'école des corbeaux,

venaient se joindre à la horde, attirés par l'appel du sang.

Chaque détour de chemin, chaque fourré, chaque ruisseau desséché dissimula son embuscade d'où s'envolaient les ronflantes pierres des frondes, ou les silencieuses flèches sur les ailes de la mort. Et, Emeric de Suze se sentit vraiment le chef de quelque chose lorsque les hétéroclites dépouilles précieuses s'entassèrent dans ses caves. Dans les aubes d'hiver ou le lendemain des orages, des cadavres nus pourrissaient dans la campagne alentour.

Ce soir, il était rentré fatigué et content, après le pillage d'un coche de juifs bohémiens, et il se donnait, à lui et à ses reîtres, une petite fête. Il était vêtu d'un justaucorps de soie violette sous lequel transparaissaient les luisances de sa cotte de mailles ; d'étroites culottes de velours grenat moulait ses cuisses, ses doigts jouaient avec un curieux et fin poignard et, à chacun de ses mouvements, ses bottes souples craquaient le plus galamment du monde. Il avait gardé sa collerette de fer. Il était beau, d'une beauté cruelle et ambiguë. Une barbe touffue comme un buisson de clématites encadrait d'une blondeur sombre son visage régulier.